

N^o. 185.

18^e. de la Convention Nationale.



RÉVOLUTIONS

DE PARIS,

DÉDIÉES A LA NATION.

AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE.

QUINZIÈME TRIMESTRE.

Avec gravures et cartes des départemens.

Les grands ne nous paroissent grands
que parce que nous sommes à genoux.
..... Levons-nous



DU 19 AU 26 JANVIER 1793.

MORT DE LOUIS XVI, DERNIER ROI DE FRANCE.

Discite justitiam, monui....

DEPUIS plus de treize siècles la première nation de l'Europe en étoit la plus servile; elle portoit patiemment le joug de trois dynasties successives de despotes. Aucun peuple du monde n'avoit à produire dans ses fastes une aussi longue liste de tyrans; & loin d'en

N^o. 185. Tome 1^{er}.

A

rougir , elle étaloit avec orgueil & complaisance les noms de ses soixante-cinq rois , tous impunis.

Nous devions à la terre , dont nous avions pour ainsi dire consacré l'esclavage par notre exemple , nous devions une grande leçon dans la personne du soixante - sixième de ces rois , plus criminel que tous ses prédécesseurs ensemble. Le sang de Louis Capet , versé par le glaive de la loi le 21 janvier 1793 , nous lave d'une flétrissure de treize cents années. Ce n'est que depuis lundi 21 que nous sommes républicains , & que nous avons acquis le droit de nous citer pour modèles aux nations voisines.

Cet acte éclatant de justice , auquel l'histoire des hommes n'a rien à comparer , auroit dû peut-être avoir lieu sur l'autel même de la fédération , souillé deux fois par le serment réitéré du monarque parjure. L'étendue vaste du champ auroit permis à un bien plus grand nombre de témoins d'assister à ce mémorable événement , qui ne pouvoit en avoir trop. Ah ! que tous les peuples de l'Europe n'ont-ils vu tomber la tête du despote !

Mais que de souvenirs utiles a dû rappeler le choix de la place de la Révolution , dite autrefois de Louis quinze. C'est là que plusieurs centaines de citoyens , de tout âge & de tout sexe , perdirent misérablement la vie , victimes de la mauvaise police observée aux fêtes du mariage de Louis Capet & de Marie-Antoinette.

C'est là que par les ordres de ce couple déloyal , Lambesc l'infâme , à la tête de plusieurs cavaliers plus humains que lui , sabra courageusement des femmes & des vieillards. Aux yeux d'un observateur pénétrant , la journée du 12 juillet 1789 devoit amener nécessairement celle du 21 janvier 1793.

C'est là qu'à son retour de Varennes , en juin 1791 , Louis Capet auroit pu lire dans les regards méprisans du peuple la sentence de mort qu'il ne pouvoit éviter en persistant dans ses lâches projets de perfidie raisonnée.

C'est là que furent suppliciés les agens subalternes du vol du garde meuble , dont les chefs étoient au Temple , ou du moins travailloient au profit des prisonniers du Temple.

C'est là , autour de la statue de la Liberté , remplaçant celle de Louis-le-Vicieux , mise en morceaux , que furent célébrés les premiers triomphes de la révolution française sur les peuples de la Savoie.

C'est là que furent atteints & immolés un grand nombre de suisses qui, aussi lâches que leur maître, fuyoient devant les patriotes qu'ils venoient de trahir indignement dans le château des Tuileries ; à l'affaire du 10 août.

C'est là que Louis Capet devoit expier sur l'échafaud ses crimes personnels, ceux de sa famille, de sa cour, & les attentats de la royauté contre la souveraineté nationale.

C'est là enfin que la nation la plus sensible, la plus indulgente de l'Europe, devoit aussi s'en montrer la plus juste. Peuples & monarques, méditez la conduite des Français & du dernier de leurs despotes, & dites-nous s'il fut jamais justice plus équitable, châtiment mieux mérité. Potentats superbes, sachez que votre arrêt de mort est écrit avec le sang de Capet !

La surveillance & la veille de l'exécution, il courut un petit pamphlet de douze pages in-8°, intitulé : *Bréviaire des dames parisiennes pour la défense de Louis XVI*. Le fanatique imbécille, auteur de ce misérable papier, exhorte les femmes de Paris « à tirer leur bon prince de captivité. Dieu fait (dit-il naïvement) combien ce bon prince a fait & dépensé pour empêcher, arrêter les progrès du républicanisme.

» Citoyennes de Paris, femmes de la halle, qui tous les ans portiez des bouquets à la reine, à la famille royale, & en receviez un accueil aussi gracieux que généreux, réparez vos fautes passées ; ramenez dans son palais Louis XVI, cet illustre rejeton de Saint-Louis, Charlemagne & Henri-le-Grand... Que lundi prochain Louis soit délivré » !

L'auteur signe son écrit « de Salignac, ci-devant chanoine, du chapitre royal de Péronne, prédicateur de feu la reine de Pologne, & gouverneur des enfans du prince Xavier, oncle du roi ». Il fut arrêté sur la section des Quatre-Nations, comme il colportoit lui-même son petit libelle contre la république. Il est détenu à la prison de l'Abbaye.

Cet incident peut servir à rendre raison des sentimens pieux qui abondent dans le testament de Louis seize, qu'on trouvera ci-après. Condamné sans appel au tribunal de la justice & de la république, le ci-devant roi conservoit encore quelque espoir, & comptoit un peu

sur ses bons amis les prêtres , sur-tout si le surfis de-
mandé avoit été décrié.

La nuit qui précéda l'exécution , on trouva sur les
bornes , en profusion , & l'on glissa sous les portes des
libelles imprimés , par lesquels on invitoit le peuple à
sauver le *meilleur des rois* , afin que d'Orléans , *perdu de*
mœurs , d'une conduite infâme , ne montât point à sa place
sur le trône. Cet écrit commençoit par ces mots : *Braves*
Parisiens ! & étoit signé *Cujus*.

En même-temps , on affuroit qu'une quantité de femmes
de ci-devant , que des *demoiselles entretenues* , de riches
marchandes , des accapareuses , devoient se déguiser en
poissardes & aller chercher les femmes de la halle , pour
conjointement avec elles , crier grace en faveur de Louis
Capet , & même tâcher de l'enlever : mais les poissar-
des , informées de ce complot , ont eu trop de patrio-
tisme pour s'y prêter ; elles ont décidé que le 21 elles
ne se mettroient point à leurs places à la halle & dans
les marchés , & qu'elles se tiendroient chacune chez elles.
La police , de son côté , avoit pris de sages précautions
pour déjouer ce projet.

Tandis que quelques prêtres tramoient sourdement en
faveur de leur ouaille auguste , des sicaires royalistes as-
sassinèrent un de nos plus estimables députés , apparem-
ment pour glacer les autres de terreur , & servir de pré-
sage sinistre à la journée qui alloit suivre. Nous per-
dîmes un bon patriote , Pelletier de Saint-Fargeau , qui
avoit voté la mort du tyran. Le chef des assassins , ce-
lui des six qui porta le coup mortel , est ce Paris dont
nous avons parlé , ce même garde du roi que Capet &
Antoinette honoroient de leur faveur , & qui courut
se cacher à Clignancourt , dans l'étable d'une laitière ,
pour éviter le combat avec le brave Boyer , qu'il avoit
indignement compromis.

Quelques autres députés & des magistrats , avant &
après l'exécution , furent menacés , insultés , poursuivis ;
mais ces provocations partielles & clandestines demeu-
rèrent sans effet , par les mesures d'ordre que prescri-
vit le conseil exécutif , & qui furent ponctuellement ob-
servées. Les voici :

« Le conseil exécutif provisoire , délibérant sur les
mesures à prendre pour l'exécution du décret de la con-
vention nationale , des 15 , 17 , 19 & 20 janvier 1793 ,
arrête les dispositions suivantes :

» 1°. L'exécution du jugement de Louis Capet se fera lundi 21.

» 2°. Le lieu de l'exécution sera *la place de la Révolution*, ci-devant *Louis XV*, entre le piédestal & les Champs-Élysées.

» 3°. Louis Capet partira du Temple à huit heures du matin, de manière que l'exécution puisse être faite à midi.

» 4°. Des commissaires du département de Paris, des commissaires de la municipalité, deux membres du tribunal criminel, assisteront à l'exécution. Le secrétaire-greffier de ce tribunal en dressera procès-verbal, & lesdits commissaires & membres du tribunal, aussitôt après l'exécution consommée, viendront en rendre compte au conseil, lequel restera en séance permanente pendant toute cette journée ».

Avant que cet ordre eût été notifié au conseil-général, il avoit déjà pris l'arrêté suivant :

« Le conseil-général arrête que le commandant-général fera placer lundi matin 21, à sept heures, à toutes les barrières, une force suffisante pour empêcher qu'aucun rassemblement, de quelque nature qu'il soit, armé ou non armé, entre dans Paris ni en sorte ;

» Que les sections feront mettre sous les armes & sur pied, demain matin à sept heures, tous les citoyens, excepté les fonctionnaires publics & tous les employés à l'administration, qui tous pourront être à leur poste ; que tous les comités de sections seront en état de permanence non interrompue ;

» Invite tous les citoyens à veiller à ce que les ennemis de la liberté & de l'égalité ne puissent rien tenter ;

» Arrête que le présent sera à l'instant envoyé à la municipalité de Paris, pour qu'elle le fasse mettre à exécution, imprimé & affiché ».

Le décret contre la surseance de l'exécution avoit été rendu dans la nuit du samedi au dimanche, & de suite les propositions ci-dessous de Cambacérès avoient été décrétées :

« Le conseil exécutif sera mandé sur le champ, & il lui sera remis expédition du décret qui prononce contre Louis Capet la peine de mort. Le conseil exécutif sera chargé de notifier dans le jour ce décret à Louis, de le faire exécuter dans les vingt-quatre heures de la noti-

fication ; de prendre pour cette exécution toutes les mesures qui paroîtront nécessaires , & de veiller à ce que les restes de Louis n'éprouvent aucune atteinte ; il rendra compte de ses diligences à la convention nationale.

» Il sera enjoint aux maire & officiers municipaux de Paris de laisser à Louis la liberté de communiquer avec sa famille , & d'appeler auprès de sa personne les ministres du culte qu'il indiquera , pour l'assister dans ses derniers momens ».

En conséquence de ce décret , le ministre de la justice , le président du conseil exécutif , un membre du conseil , le secrétaire du conseil & deux membres du département se transportèrent dimanche à deux heures & demie à la tour du Temple pour y notifier à Louis Capet son arrêt de mort sans sursis. Le ministre de la justice porta la parole , & dit : « Louis , le conseil exécutif a été chargé de vous notifier l'extrait des procès-verbaux de la convention nationale , en date du 15 , du 17 & du 19 de ce mois. Le secrétaire va vous en faire lecture ». Alors le secrétaire du conseil lut ces trois extraits.

Louis répondit en lisant l'écrit suivant , que le conseil exécutif transmit immédiatement à la convention nationale :

« Je demande un délai de trois jours , pour pouvoir
» me préparer à paroître en présence de Dieu , je demande pour cela de pouvoir appeler auprès de moi
» & voir librement la personne que j'indiquerai. La
» personne que je demande est M. Jobert de Fermond ;
» il loge , n°. 483 , rue du Bacq. Je demande que cette
» personne soit à l'abri de toute inquiétude , de toute
» crainte pour le ministère de charité qu'elle remplira
» auprès de moi. Je demande d'être délivré de la surveillance perpétuelle que le conseil général de la commune a établie auprès de moi depuis quelque temps.
» Je demande , dans cet intervalle , à pouvoir voir ma
» famille toutes les fois que je le demanderai , & sans
» témoins. Je désirerois que la convention nationale s'occupât tout de suite du sort de ma famille , & qu'elle
» lui permit de se retirer librement où bon lui semblera. Je recommande à la nation toutes les personnes
» qui m'étoient attachées. Il y en a beaucoup qui avoient
» mis toute leur fortune à l'achat de leur charge , &

» qui doivent être dans le besoin. Parmi ces pension-
 » naires, il y avoit beaucoup de vieillards & de pa-
 » vres, qui n'avoient pour vivre que la pension que je
 » leur donnois. Fait à la tour du Temple, le 20 jan-
 » vier 1793. *Signé LOUIS* ».

La convention passa à l'ordre du jour sur les demandes de Louis, vu l'existence du décret rendu sur la proposition de Cambacérès, ainsi que sur le sursis de trois jours, puisqu'elle avoit décrété qu'il n'y auroit point de surséance à l'exécution. Il fallut encore notifier à six heures & demie du soir ce nouveau décret par lequel l'assemblée passoit à l'ordre du jour. Le ministre de la justice eût évité toutes ces allées & venues, en observant à Louis que la convention l'avoit prévenu dans toutes ses demandes, & que le décret qu'il lui notifioit en faisoit foi.

A neuf heures du matin du même jour (dimanche) Louis Capet avoit déjà remis aux commissaires de la commune, de service auprès de lui, la lettre suivante, sans date :

« Je prie MM. les commissaires de la commune d'en-
 » voyer au conseil général ma réclamation, 1°. sur l'ar-
 » rêté de jeudi qui ordonne que je ne serai perdu de
 » vue ni jour ni nuit. On doit sentir que dans la po-
 » sition où je me trouve il est pénible de ne pouvoir
 » être seul & avoir la tranquillité nécessaire pour se re-
 » cueillir, & que la nuit on a besoin de repos. 2°. Sur
 » l'arrêté qui m'interdit la faculté de voir mes conseils;
 » un décret de l'assemblée nationale m'avoit accordé de
 » les voir librement, & je ne sache pas qu'il soit révo-
 » qué. *Signé LOUIS* ».

Et le conseil général avoit passé à l'ordre du jour, mo-
 tivé sur ce que la convention nationale avoit dans la
 nuit précédente rendu un décret relatif à la demande de
 Louis Capet.

Cependant ce décret ne concernoit aucunement la de-
 mande faite par Louis de communiquer avec ses conseils;
 c'est d'après un simple arrêté de la commune que
 cette communication lui a été interdite, & Louis étoit
 en droit de réclamer contre cet arrêté, puisque le décret
 qui lui accordoit la faculté de voir ses défenseurs n'étoit
 effectivement pas révoqué.

En général la commune ne s'est point fait honneur
 pendant tout le temps de sa surveillance des prisonniers

du Temple ; elle n'a pas su concilier ce qu'elle devoit à l'humanité & à l'infortune avec les précautions qu'exigeoit le dépôt qu'elle avoit en garde. Jusqu'au dernier moment , elle a donné sujet au dévotieux Capet de se regarder comme un martyr prédestiné , & de se faire un mérite des mauvais procédés qu'on n'a cessé d'avoir pour lui dans tous les détails domestiques de sa détention , jusqu'à l'instant de son supplice , comme nous le verrons plus bas dans le rapport de Jacques Roux & de Claude Bernard , tous deux prêtres , c'est-à-dire , sans entrailles.

Revenons sur les derniers instans de Louis Capet. Après que le ministre de la justice lui eût notifié son arrêt de mort , Louis rentra dans sa chambre , & à l'instant appelant par son nom un officier-municipal , l'invita à s'approcher de lui , lui prit la main & la serra en lui disant : *Vous m'avez prouvé de la sensibilité. Le municipal répondit : Je suis homme , & n'ai pu voir indifféremment votre situation. — Louis. Je suis innocent. — Le municipal. Je le crois , vous avez été toute votre vie si mal entouré , qu'il est possible qu'on vous ait fait faire beaucoup de choses qui n'étoient pas dans votre cœur : mais il faut un sacrifice ; je vous connois assez de courage pour ne pas douter que vous ne le remplissiez dignement. — Louis. Vous me rendez justice ; je vais vous donner une marque de confiance — Le municipal , effrayé de ce mot , se retira en arrière — Louis. Ne craignez rien , je ne veux rien vous proposer qui puisse blesser votre délicatesse.* En disant ces paroles il tiroit de sa poche son porte-feuille , en sortoit un morceau de papier qu'il dérouloit , ce qui augmentoit l'inquiétude du municipal. Louis sortit de ce papier la clef du secrétaire ; voyant l'embarras du municipal augmenter , il lui dit : *Ce sont les 125 louis de Malesherbes , & l'un de vos collègues que voilà les a vus ;* il ouvrit le secrétaire , en tira les trois rouleaux , & les remit dans les mains du municipal.

Les officiers-municipaux & le ministre rentrés dans la première pièce , le premier municipal rappela tous ses collègues & le ministre autour de lui , & expliqua devant eux tous ce qui s'étoit passé entre lui & Capet , en demandant à Louis en leur présence s'il déclaroit de nouveau que cette somme fût à Malesherbes. Louis répondit que oui ; le municipal engagea le ministre à constater la remise de cette somme , & il y consentit.

Le

Le ministre avoit amené dans sa voiture le confesseur qui attendoit les volontés de Louis pour se rendre auprès de lui ; le ministre étant sorti, le confesseur monta : peu après Louis fit demander sa famille ; un municipal monta chez les femmes, & dit à Antoinette : « Madame, un décret vous autorise à voir M. votre mari, qui désire vous voir ainsi que vos enfans.

A neuf heures du soir toute sa famille entra ; il y eut des pleurs, des sanglots, puis on s'entretint avec assez de calme : la famille sortit à dix heures & demie. Au moment de la séparation Louis, revenu auprès des municipaux, demanda à celui qui étoit près de lui, s'il pourroit les faire descendre le lendemain matin ; il lui fut répondu que oui.

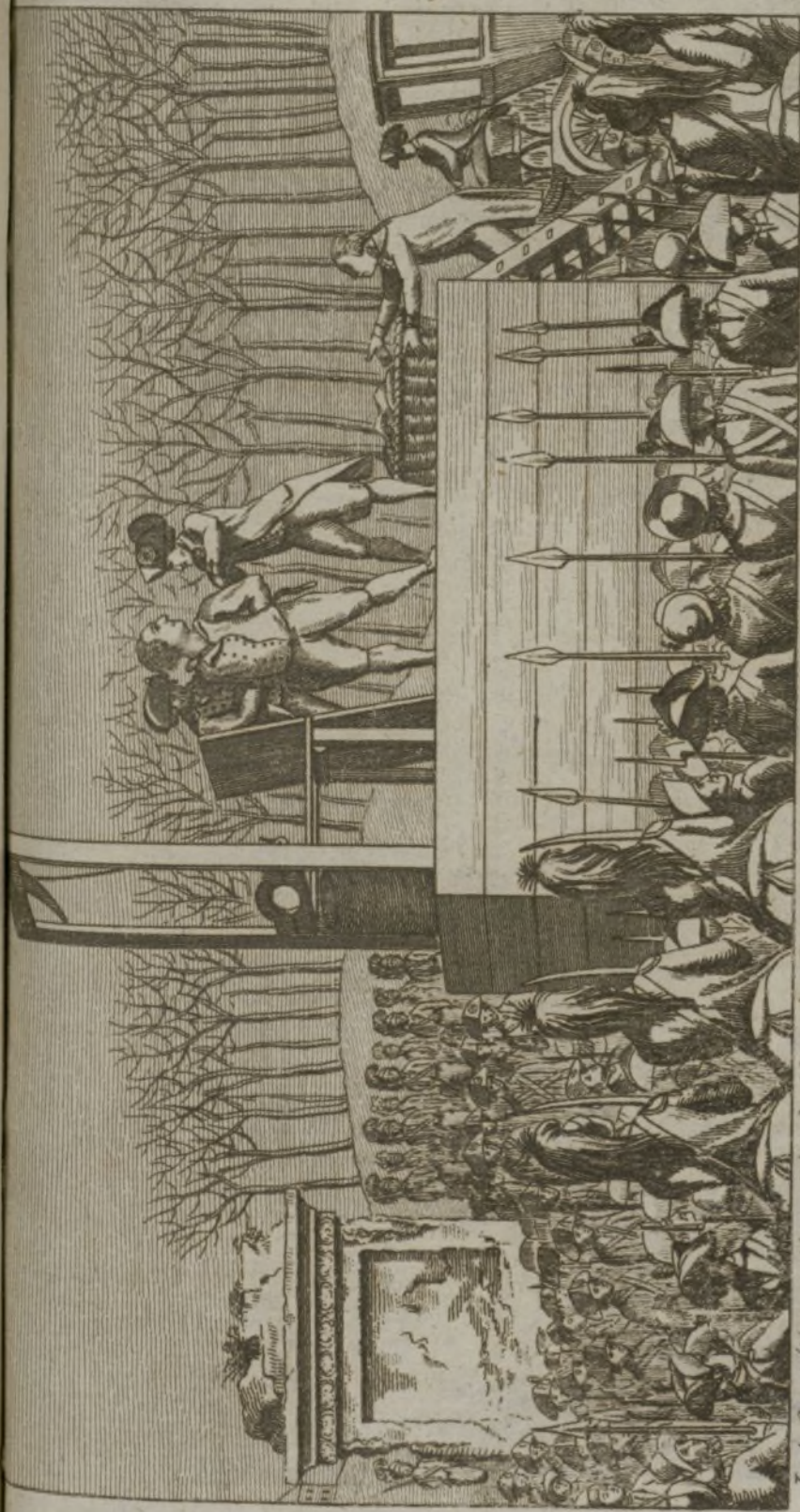
On soupa séparément.

Pendant la réunion de la famille le confesseur avoit été caché dans une tourelle. Après la séparation, il rejoignit Louis Capet. Peu de temps après le confesseur descendit au conseil, où il dit que Louis désirant entendre la messe & communier, on lui procurât tout ce qui étoit nécessaire pour cette cérémonie. Le curé de saint François d'Assise envoya le tout d'après les demandes du conseil du temple. Louis soupa comme à l'ordinaire, seul ; il passa une partie de la nuit avec son confesseur, ils se couchèrent chacun dans une chambre, à deux heures, en donnant ordre à Cléry d'entrer chez lui à 5 heures : il reposa fort bien. A cinq heures Cléry entra ; il se fit habiller & coiffer : pendant qu'on le coiffoit il essaya un anneau d'alliance qu'il détacha de sa montre, & sur lequel sont gravés l'époque de son mariage & les initiales du nom de sa femme. Il entendit la messe à six heures & demie, & communia ; il passa le reste du temps avec son confesseur : sur les huit heures il demanda des ciseaux ; les municipaux lui dirent qu'ils alloient en délibérer, sur quoi il fut décidé qu'on ne lui en donneroit pas.

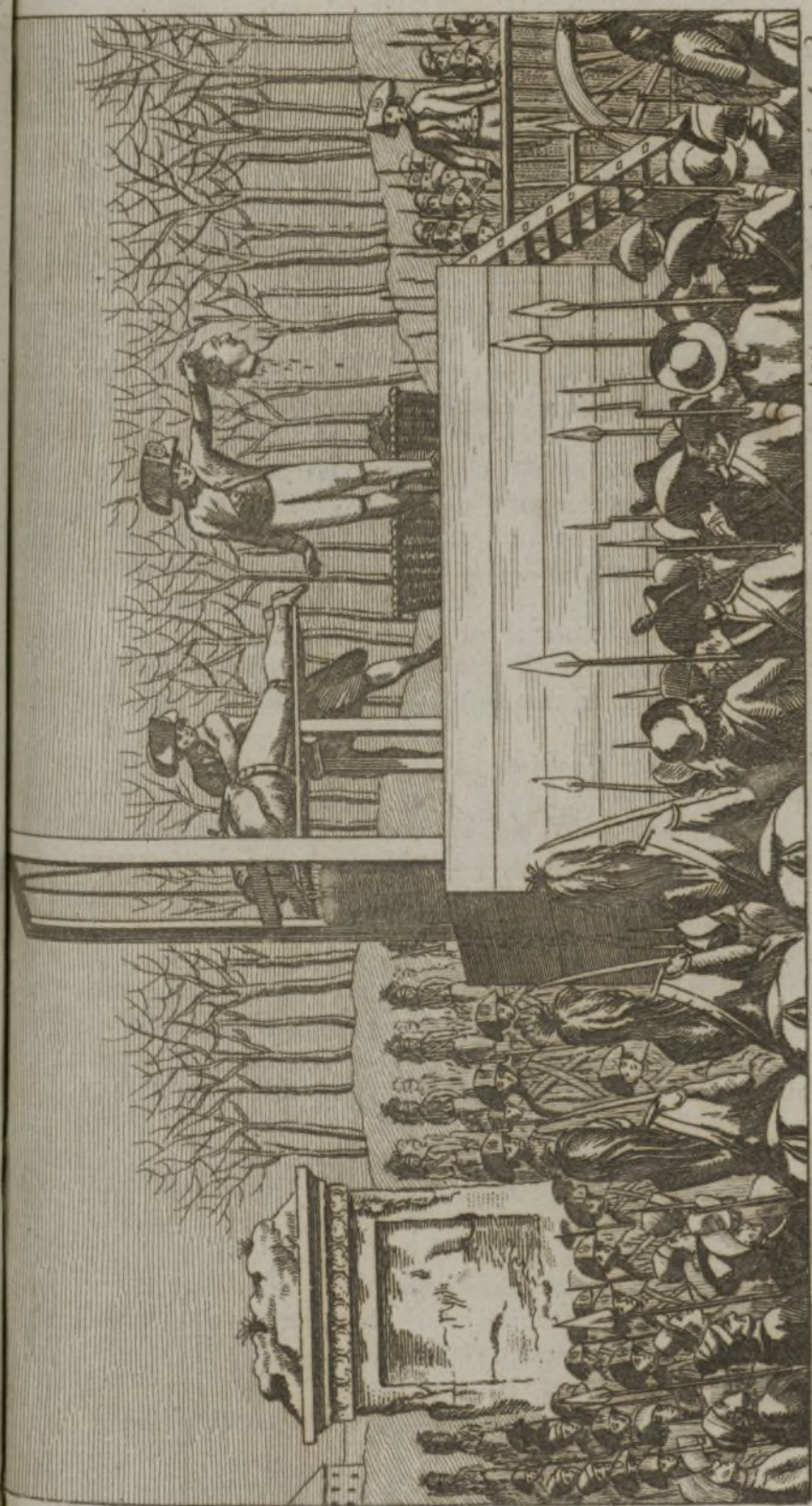
Au moment du départ il demanda à se recueillir trois minutes. Ensuite il donna à Cléry la petite bague ci-dessus, en lui disant : Vous remettrez ceci à ma femme, & lui direz que je ne me sépare d'elle qu'avec peine. Il lui donna en outre pour son fils un cachet de montre en argent, sur lequel est gravé l'écu de France, plus un paquet de cheveux de toute sa famille pour sa femme,

en ajoutant : Vous lui direz que je lui demande pardon de ne l'avoir pas fait descendre comme je lui avois promis hier ; ce n'est que pour éviter le moment cruel de la séparation. Il voulut ensuite donner un papier à un des municipaux , qui crut ne devoir pas s'en charger. Un autre le prit. (c'étoit le testament) Il pria qu'on laissât Cléry auprès de sa famille , & il partit avec assez de sang froid , sans être attaché , accompagné du citoyen Lebrasse , lieutenant & , d'un maréchal des logis de la gendarmerie & de son confesseur. On observa qu'il demanda à plusieurs reprises son chapeau qui lui fut donné. Louis , près de l'escalier , voulut parler à l'oreille d'un particulier ; le lieutenant de gendarmerie l'en empêcha : n'ayez pas peur , lui dit-il. Il descendit de suite , & traversa à pied la première cour au milieu de gendarmes formés en haies. Arrivé à la voiture , qui étoit celle du maire , il y monta : son confesseur se mit près de lui : le lieutenant & le maréchal des logis en face ; pendant le trajet , il lut les prières des agonisans & les psaumes de David. Le silence le plus profond régnoit de tous côtés. Arrivé à la place de la Révolution , il recommanda à plusieurs reprises au lieutenant , son confesseur , & descendit de la voiture. Aussitôt il fut remis entre les mains de l'exécuteur : il ôta son habit & son col lui-même , & resta couvert d'un simple gilet de molleton blanc ; il ne vouloit pas qu'on lui coupât les cheveux , & sur-tout qu'on l'attachât : quelques mots dits par son confesseur le décidèrent à l'instant. Il monta sur l'échafaud , s'avança du côté gauche , le visage très-rouge , considéra pendant quelques minutes les objets qui l'environnoient , & demanda si les tambours ne cesseroient pas de battre : il voulut s'avancer pour parler , plusieurs voix crièrent aux exécuteurs , qui étoient au nombre de quatre , de faire leur devoir : néanmoins pendant qu'on lui mettait les sangles , il prononça distinctement ces mots : *Je meurs innocent , je pardonne à mes ennemis , & je désire que mon sang soit utile aux Français & qu'il apaise la colère de Dieu.* A 10 heures 10 minutes , la tête fut séparée de son corps , & ensuite montrée au peuple : à l'instant les cris de vive la république se firent entendre de toutes parts.

Les restes de Louis furent enfermés dans une manette d'osier , & conduits dans une charrette au cimetière de la Madeleine , & placés dans une fosse entre deux lits



Louis Capet écarté du monde par l'échafaud les mains liées derrière le dos, considérera pendant quelque minute les objets qui l'environnent, son confesseur lui dit allez fils aîné de St Louis, le ciel vous attend, cette exécution eut lieu place de la Revolution et devant place Louis XV.



A 10 heures se miraba la tête de Louis Capet fit cerner de son Corps, et ensuite montrée au peuple, à l'instant les cris de vive la république se firent entendre de toutes parts. Cette exécution se fit place de la Revolution, ci-devant place Louis XV.



de chaux vive. On y établit une garde pendant deux jours.

On a vu qu'un militaire, anciennement décoré de la croix de Saint-Louis, est mort de douleur en apprenant le supplice de Louis; qu'un libraire, nommé Vente, ci-devant attaché aux Menus-Plaisirs, en est devenu fou; qu'un perruquier de la rue Culture-Sainte-Catherine, connu pour zélé royaliste, s'est de désespoir coupé le cou avec un rasoir.

Dans la nuit qui précéda l'exécution, Antoinette; sa fille & sa belle-sœur pleurèrent beaucoup avant de souper. Le lendemain elles demandèrent à descendre vers sept heures; on leur répondit qu'il n'y avoit point d'ordre. Antoinette recommanda à ses enfans d'imiter le courage de leur père, & de ne tirer aucune vengeance de sa mort: cependant elle mit beaucoup d'humeur dans ses exhortations; sa famille ne dîna point, mais elle dîna à une heure.

Lorsque Antoinette a appris la mort de son mari, elle a demandé pour elle, sa sœur & ses enfans, des habits de deuil, qui lui ont été fournis par le conseil général de la commune.

Le cachet d'argent que Louis avoit donné pour être remis à son fils ayant paru suspect à cause de sa forme peu ordinaire, on a consulté un artiste pour l'ouvrir; il s'est trouvé que ce cachet se sépare en trois parties, qui offrent chacune une face particulière; l'une, l'écu de France; l'autre, le chiffre de Louis; & la troisième face, la tête de son fils casquée. Les facettes sont trois cachets différens.

Tous les faits consignés ci-dessus fourniroient matière à bien des observations.

Capet vint à l'échafaud dans un carosse. Avant lui les criminels y étoient conduits en charette. Dorénavant, sans doute, on abolira tout à fait cet ancien usage, afin qu'il ne soit pas dit qu'on a marqué plus d'égards précisément à celui qui en méritoit le moins.

A l'exemple de Charles premier, Louis Capet, quand il monta sur la guillotine, étoit vêtu de blanc, symbole apparemment de son innocence. Cette affectation n'a point échappé à certaines gens, qui ont su gré à leur bon maître de soutenir son rôle jusqu'à la fin: d'ailleurs, diront ces amis du feu roi, il ne pouvoit autrement

protester de son innocence, prévoyant bien qu'on ne le laisseroit point haranguer le peuple, & Santerre n'y manqua point. Nous blâmerons le général ou les autorités constituées qui lui ont donné cette consigne, mais dans un autre sens; Capet auroit pu nous produire quelques révélations importantes. Il falloit le laisser parler sur l'échafaud; il n'y avoit pas d'inconvénient. Si Santerre a craint les effets de la commisération, il a fait injure aux républicains qu'il avoit l'honneur de commander. Capet auroit-il pu jamais inspirer une pitié lâche aux Marseillois venus tout exprès à Paris pour nous aider à jeter les fondemens de la république, & à en sceller la première pierre avec le sang d'un despote? Capet eût-il jamais pu faire verser une larme à ces vainqueurs de la Bastille & des Tuileries, encore tout couverts du sang de leurs frères, traîtreusement immolés par les ordres du tyran?

Les prêtres & leurs dévotes, qui déjà cherchent sur leur calendrier une place à Louis XVI parmi les martyrs, ont fait un rapprochement de son exécution avec la passion de leur Christ. A l'exemple du peuple juif de Jérusalem, le peuple de Paris déchira en deux la redingote de Louis Capet, *scinderunt vestimenta sua*, & chacun voulut en emporter chez soi un lambeau; mais c'étoit par pur esprit de républicanisme. Vois-tu ce morceau de drap, diront les grand-pères à leurs petits enfans; le dernier de nos tyrans en étoit revêtu le jour qu'il monta à l'échafaud pour périr du supplice des traîtres.

Jacques Roux, l'un des deux municipaux, prêtres, nommés par la commune commissaires pour assister à l'exécution de Louis Capet, dit que les citoyens ont trempé leurs mouchoirs dans son sang. Cela est vrai; mais Jacques Roux le prêtre, qui dans sa mission auprès du ci-devant roi lui parla plutôt en bourreau avide de hautes-œuvres (1) qu'en magistrat du peuple souverain, auroit

(1) Lorsque Jacques Roux alla avec son collègue chercher Louis au Temple, pour le mener à la mort, Marchons, lui dit-il, *l'heure du supplice est arrivée*. Capet ayant voulu lui remettre son testament, Jacques Roux le refusa en disant : *Je ne suis chargé que de vous conduire à l'échafaud*. A quoi Louis répondit : *C'est juste*.

où ajouter dans son rapport au conseil-général , que quantité de volontaires s'empresèrent aussi de tremper dans le sang du despote le fer de leurs piques , la baïonnette de leurs fusils , ou la lame de leurs sabres. Les gendarmes ne furent pas des derniers. Beaucoup d'officiers du bataillon de Marseille & autres , imbibèrent de ce sang impur des enveloppes de lettres qu'ils portèrent à la pointe de leur épée , en tête de leur compagnie , en disant : Voici du sang d'un tyran.

Un citoyen monta sur la guillotine même , & plongeant tout entier son bras nu dans le sang de Capet , qui s'étoit amassé en abondance , il en prit des caillots plein la main , & en aspergea par trois fois la foule des assistants , qui se pressoient au pied de l'échafaud , pour en recevoir chacun une goutte sur le front. Frères , disoit le citoyen en faisant son aspergion ; frères , on nous a menacés que le sang de Louis Capet retomberoit sur nos têtes : eh bien ! qu'il y retombe ; Louis Capet a lavé tant de fois ses mains dans le nôtre ! Républicains , le sang d'un roi porte bonheur.

Un autre citoyen , témoin à l'écart de cette scène digne des pinceaux de Tacite , s'écria : Mes amis , que faisons-nous ? tout ceci va être rapporté ; on va nous peindre chez l'étranger comme une populace féroce & qui a soif de sang. — Il lui fut répondu : Oui , soif du sang d'un despote ; qu'on aille le redire , si l'on veut , à toute la terre ; le peuple français trop long-temps a fait ses preuves de patience ; c'est la foiblesse d'une nation qui enhardit les tyrans ; nous n'en ferions pas là aujourd'hui si sur cette place , au lieu d'une statue , nous avions dressé un échafaud à Louis XV. Que de crimes nous aurions épargnés aux Bourbons ! Le jour de la justice luit enfin ; il faut qu'elle soit aussi terrible que les forfaits ont été graves ; il faut qu'on s'en souviene ; il faut montrer à nos voisins qui nous contemplent comment on punit un roi parjure ; qu'ils sachent que le sang impur d'un tyran est l'offrande la plus méritoire qu'on puisse adresser au Dieu des hommes libres.

Telles étoient en substance les pensées qui occupoient la multitude rassemblée sur la place de la Révolution & ailleurs , immédiatement après l'exécution. On ne manquera pas de calomnier le peuple à ce sujet ; mais la réponse la plus péremptoire qu'on puisse faire aux impu-

BIBLIOTHEQUE
MUNICIPAL



tations odieuses dont on va s'efforcer de noircir Paris à cette occasion , c'est le calme qui régna la veille , le jour & le lendemain du supplice de Louis Capet , c'est la docilité des habitans à la voix du magistrat. Les travaux ont été un moment suspendus , mais repris presque aussitôt , comme si de rien n'eût été. Comme de coutume , la laitière est venue vendre son lait , les marchands ont apporté leurs légumes , & s'en sont retournés avec leur gaieté ordinaire , chantant les couplets d'un roi guillotiné. Les riches magasins , les boutiques , les ateliers n'ont été qu'entr'ouverts toute la journée , comme jadis les jours de petite fête. La bourgeoisie commença un peu à se rassurer vers les midi , quand elle vit qu'il n'étoit question ni de meurtres , ni de pillage , malgré les prédictions charitables de quelques gens officieux. Il n'y eut point relâche aux spectacles ; ils jouèrent tous : on dansa sur l'extrémité du pont ci-devant Louis XVI.

La force armée , il est vrai , étoit imposante. Les citoyens qui la composoient se portèrent avec zèle à tous les postes indiqués , mais sans rien présager de sinistre ; & telle sera toujours la disposition des esprits , quand on leur montrera l'exemple. Paris n'eût pas été si tranquille , si sage , si la convention eût renvoyé le jugement du despote aux assemblées primaires , ou à une époque plus éloignée.

Un gazetier impudent a osé dire , à ce sujet , que si l'on avoit pris les mêmes précautions le 2 septembre , le sang n'auroit point coulé dans les prisons. — Oui , sans doute , si les tribunaux eussent mieux fait leur devoir , si le cours de la justice n'eût point été suspendu en faveur de plusieurs grands coupables , & si l'on avoit pu prévoir les suites d'un déni de justice formel & prolongé. Le peuple n'est point altéré de sang ; il l'a bien prouvé le 20 juin au château des Tuileries ; mais il sent le besoin de la justice ; il n'est point à son aise au milieu d'une foule de scélérats qui restent impunis & prêts à s'échapper. La chute d'une tête royale a semblé le décharger d'un lourd fardeau ; il étoit temps de l'en délivrer & de prévenir un supplément au 2 septembre.

On parloit de tirer le canon du Pont-Neuf au moment de l'exécution. Cela n'eut pas lieu ; & en effet ,

la tête d'un roi , en tombant , ne doit pas faire plus de bruit que celle de tout autre scélérat.

Le soir , les citoyens fraternisèrent plus encore qu'auparavant. Dans les rues , aux cafés , ils se donnoient la main & se promettoient , en la serrant , de vivre plus unis que jamais , à présent qu'il n'y avoit plus de pierre d'achoppement. Les autres rois , se disoit-on , ne nous en eussent pas moins fait la guerre ; mais nous n'en serons que plus disposés à les battre : le même sang impur coule dans leurs veines ; il faut en purger la terre.

Les femmes , de qui nous ne devons pas raisonnablement exiger qu'elles se placent tout de suite au niveau des événemens politiques , furent en général assez tristes ; ce qui ne contribua pas peu à cet air morne que Paris offrit toute la journée. Il y eut peut-être quelques larmes de versées ; mais on sait que les femmes n'en sont pas avares. Il y eut aussi quelques reproches , même quelques injures. Tout cela est bien pardonnable à un sexe léger , fragile , qui a vu luire les derniers beaux jours d'une cour brillante. Les femmes auront quelque peine à passer du règne de la galanterie & du luxe à l'empire des mœurs simples & austères de la république ; mais elles s'y feront , quand elles se verront moins esclaves , plus honorées & mieux aimées qu'auparavant.

A propos d'amour , le spectacle de Louis XVI , justicié le 21 janvier 1793 , en a rappelé un autre d'un genre bien différent , qui eut lieu , à pareil jour , le 21 janvier 1782 , quand Paris , c'est-à-dire le prévôt des marchands & les échevins , donnèrent une fête brillante à Louis Capet dans la place de Grève , & payèrent une populace gorgée de cervelas , pour crier sous le nez du héros de la cérémonie vive Louis le bien-aimé.

Le rapprochement de ces deux époques , qui ne sont pas très-éloignées , suffira-t-il pour convaincre les incrédules qu'enfin la révolution est faite ? Mais elle ne l'est , elle n'est consommée que du lundi 21 janvier 1793. La liberté ressemble à cette divinité des anciens , qu'on ne pouvoit se rendre propice & favorable qu'en lui offrant en sacrifice la vie d'un grand coupable. Les Druides promettoient la victoire à nos ancêtres , partant pour une seconde campagne , quand ils rapportoient de la première une tête couronnée sur les autels de l'Hercule gaulois.

Louis Capet étoit né le 23 août 1754.

Voici le testament qu'il remit en sortant du Temple à un officier municipal :

Au nom de la très-sainte Trinité , du Père , du Fils & du Saint-Esprit , aujourd'hui vingt-cinquième jour du mois de décembre 1792 , moi Louis , seizième du nom , roi de France , étant depuis plus de quatre mois enfermé avec ma famille dans la tour du Temple par ceux qui étoient mes sujets , & privé de toute communication quelconque , même depuis le 11 du courant avec ma famille ; de plus impliqué dans un procès dont il est impossible de prévoir l'issue , à cause des passions des hommes , & dont on ne trouve aucun prétexte ni moyens dans aucune loi existante , n'ayant que Dieu pour témoin de mes pensées , & auquel je puisse m'adresser , je déclare ici en la présence mes dernières volontés & mes sentimens.

Je laisse mon ame à Dieu , mon créateur , je le prie de la recevoir dans sa miséricorde , de ne pas la juger d'après ses mérites , mais par ceux de notre Seigneur Jésus-Christ , qui s'est offert en sacrifice à Dieu son père pour nous autres hommes , quelque indignes que nous en fussions , & moi le premier.

Je meurs dans l'union de notre sainte mère , l'église catholique , apostolique & romaine , qui tient ses pouvoirs par une succession non interrompue de Saint Pierre , auquel J. C. les avoit confiés.

Je crois fermement , & je confesse tout ce qui est contenu dans le symbole & les commandemens de Dieu & de l'église , les sacremens & les mystères , tels que l'église catholique les enseigne & les a toujours enseignés ; je n'ai jamais prétendu me rendre juge dans les différentes manières d'expliquer les dogmes qui déchirent l'église de Jésus-Christ , mais je m'en suis rapporté & rapporterai toujours , si Dieu m'accorde vie , aux décisions que les supérieurs ecclésiastiques , unis à la sainte église catholique , donnent & donneront , conformément à la discipline de l'église , suivie depuis Jésus-Christ. Je plains de tout mon cœur nos frères qui peuvent être dans l'erreur ; mais je ne prétends pas les juger , & je ne les aime pas moins tous en Jésus-Christ , suivant ce que la charité chrétienne nous enseigne. Je prie Dieu de me pardonner tous mes péchés ; j'ai cherché à les connoître scrupuleusement , à les détester , & à m'humilier en sa présence , ne pouvant me

me servir du ministère d'un prêtre catholique. Je prie Dieu de recevoir ma confession que je lui en fais, & sur-tout le repentir profond que j'ai d'avoir mis mon nom (quoique cela fût contre ma volonté) à des actes qui peuvent être contraires à la discipline & à la croyance de l'église catholique, à laquelle je suis toujours resté sincèrement uni de cœur. Je prie Dieu de recevoir la ferme résolution où je suis, s'il m'accorde vie, de me servir aussi-tôt que je le pourrai du ministère d'un prêtre catholique pour m'accuser de tous mes péchés, & recevoir le sacrement de pénitence.

Je prie tous ceux que je pourrois avoir offensés par inadvertence (car je ne me rappelle pas d'avoir fait sciemment aucune offense à personne) ou ceux à qui j'aurois pu avoir donné de mauvais exemples ou des scandales, de me pardonner le mal qu'ils croient que je peux leur avoir fait.

Je prie tous ceux qui ont de la charité d'unir leurs prières aux miennes, pour obtenir de Dieu le pardon de mes péchés.

Je pardonne de bon cœur à tous ceux qui se sont fait mes ennemis, sans que je leur en aie donné aucun sujet, & je prie Dieu de leur pardonner, de même que ceux qui, par un faux zèle ou par un zèle mal entendu, m'ont fait beaucoup de mal.

Je recommande à Dieu ma femme, mes enfans, ma sœur, mes tantes, mes frères, & tous ceux qui me sont attachés par les liens du sang, ou par quelque autre manière que ce puisse être. Je prie Dieu particulièrement de jeter des yeux de miséricorde sur ma femme, mes enfans & ma sœur qui souffrent depuis long-temps avec moi, de les soutenir par sa grace, s'ils viennent à me perdre, & tant qu'ils demeureront dans ce monde périssable.

Je recommande mes enfans à ma femme; je n'ai jamais douté de sa tendresse maternelle pour eux; je lui recommande sur-tout d'en faire de bons chrétiens & d'honnêtes hommes, de ne leur faire regarder les grandeurs de ce monde-ci (s'ils sont condamnés à les éprouver) que comme des biens dangereux & périssables, & de tourner leurs regards vers la seule gloire solide & durable de l'éternité. Je prie ma sœur de vouloir bien con-

tinuer sa tendresse à mes enfans , & de leur tenir lieu de mère , s'ils avoient le malheur de perdre la leur.

Je prie ma femme de me pardonner tous les maux qu'elle souffre pour moi , & les chagrins que je pourrois lui avoir donnés dans le cours de notre union , comme elle peut être sûre que je ne garde rien contre elle , si elle croyoit avoir quelque chose à se reprocher.

Je recommande bien vivement à mes enfans , après ce qu'ils doivent à Dieu , qui doit marcher avant tout , de rester toujours unis entre eux , soumis & obéissans à leur mère , & reconnoissans de tous les soins & les peines qu'elle se donne pour eux & en mémoire de moi. Je les prie de regarder ma sœur comme une seconde mère.

Je recommande à mon fils , s'il avoit le malheur de devenir roi , de songer qu'il se doit tout entier au bonheur de ses concitoyens , qu'il doit oublier toute haine & tout ressentiment , & nommément tout ce qui a rapport aux malheurs & aux chagrins que j'éprouve , qu'il ne peut faire le bonheur des peuples qu'en régnant suivant les loix ; mais en même temps qu'un roi ne peut les faire respecter & faire le bien qui est dans son cœur qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire , & qu'autrement étant lié dans ses opérations & n'inspirant point de respect , il est plus nuisible qu'utile.

Je recommande à mon fils d'avoir soin de toutes les personnes qui m'étoient attachées autant que les circonstances où il se trouvera lui en donneront les facultés , de songer que c'est une dette sacrée que j'ai contractée envers les enfans ou les parens de ceux qui ont péri pour moi , & ensuite de ceux qui sont malheureux pour moi. Je fais qu'il y a plusieurs personnes de celles qui m'éroient attachées qui ne se sont pas conduites envers moi comme elles le devoient , & qui ont même montré de l'ingratitude ; mais je leur pardonne , (souvent dans les momens de trouble & d'effervescence on n'est pas le maître de soi) & je prie mon fils , s'il en trouve l'occasion , de ne songer qu'à leurs malheurs.

Je voudrois encore témoigner ici ma reconnoissance à ceux qui m'ont montré un véritable attachement & désintéressé. D'un côté , si j'étois sensiblement touché de l'ingratitude & de la déloyauté de gens à qui je n'avois témoigné que des bontés , à eux , à leurs parens ou

amis , de l'autre , j'ai eu de la consolation à voir l'attachement & l'intérêt gratuit que beaucoup de personnes m'ont montrés. Je les prie d'en recevoir tous mes remerciemens ; dans la situation où sont encore les choses , je craindrois de les compromettre , si je parlois plus explicitement ; mais je recommande spécialement à mon fils de chercher les occasions de pouvoir les reconnoître.

Je croirois calomnier cependant les sentimens de la nation , si je ne recommandois ouvertement à mon fils MM. de Chamilly & Hue , que leur véritable attachement pour moi avoit portés à s'enfermer avec moi dans ce triste séjour , & qui ont pensé en être les malheureuses victimes. Je lui recommande aussi Cléry , des soins duquel j'ai eu tout lieu de me louer depuis qu'il est avec moi. Comme c'est lui qui est resté avec moi jusqu'à la fin , je prie MM. de la commune de lui remettre mes hardes , mes livres , ma montre , ma bourse & les autres petits effets qui ont été déposés au conseil de la commune.

Je pardonne encore très-volontiers à ceux qui me gardoient les mauvais traitemens & les gênes dont ils ont cru devoir user envers moi. J'ai trouvé quelques ames sensibles & compatissantes , que celles-là jouissent dans leur cœur de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penser.

Je prie MM. de Malesherbes , Tronchet & Desèze de recevoir ici tous mes remerciemens & l'expression de ma sensibilité pour tous les soins & les peines qu'ils se sont donnés pour moi.

Je finis en déclarant devant Dieu , & prêt à paroître devant lui , que je ne me reproche aucun des crimes qui sont avancés contre moi. Fait double à la tour du Temple , le 25 décembre 1792. *Signé* LOUIS.

Est écrit Baudrais , officier municipal.

L'exécution de Louis XVI a presque été l'anniversaire de celle de Charles premier , roi d'Angleterre ; l'une & l'autre ont eu lieu au mois de janvier ; celle de Stuart fut le 29 1649. Nous avons déjà eu occasion de montrer la différence qu'il y avoit entre ces deux procès. L'affaire de Charles premier , quoique poursuivie d'une manière bien moins légale que celle de Louis , avoit cependant un autre caractère de grandeur. On n'avoit pas cru que pour juger un ennemi couronné du peuple , il

fallût passer par tous les intermédiaires de la suspension & de la déchéance ; on n'avoit pas cru qu'il fallût le dégrader pour le justicier ; ce fut à la fois l'homme & le roi que l'on jugea ; ce fut à la fois l'homme & le roi que l'on punit ; au lieu que nous n'avons jugé que l'homme , nous n'avons puni que lui. En Angleterre , la royauté fut conduite à l'échafaud avec tout son cortège. La garde personnelle de Charles marchoit devant lui tout armée. Quelques-uns de ses gentilshommes , la tête nue , l'entouroient ; on le fit passer par la salle où il recevoit ordinairement les ambassadeurs ; une espèce de pont de bois ou de transport , élevé à la hauteur d'une des fenêtres de cette salle , conduisoit à l'échafaud ; le tout étoit tendu de noir ; lui-même étoit revêtu de son cordon bleu ; il avoit son manteau royal sur les épaules. Les rois sont si vains & si orgueilleux , que Charles parut flatté de mourir ainsi. Une seule chose le chagrina , c'est que le billot qui attendoit sa tête , & sur lequel reposoit la hache , étoit plus bas qu'à l'ordinaire. Il s'en plaignit ; il eût voulu au contraire qu'en l'honneur d'un roi on l'eût fait plus haut que pour les autres exécutions.

Si de cet appareil extérieur nous tournons notre attention sur la personne de Charles , on le verra excitant autant d'intérêt qu'il est possible à un criminel. La France , la Hollande , l'Ecosse s'intéressèrent en sa faveur auprès des deux chambres & du général d'armée. Quatre de ses conseillers , Richmond , Hertford , Southampton & Lindsey dirent qu'ils étoient seuls coupables du mal qu'il avoit pu faire , & s'offrirent à mourir pour lui. Avant le supplice , étant monté déjà sur l'échafaud , il ne voulut parler qu'à une dizaine d'amis qui l'accompagnoient ; il désira ensuite qu'on ne l'attachât point , promit de se mettre de lui-même sur le billot , & demanda aussi la faveur de donner seul le signal de sa mort. Il se plaça sur le billot ; après quelques instans de recueillement , étendit ses mains pour donner le signal , & le bourreau le frappa. Une seule chose fait tort à l'Angleterre dans cette exécution , c'est que l'exécuteur étoit masqué , ce qui donna lieu ensuite aux rois de débiter mille contes sur la condition de cet homme , sur ses remords , sur sa vie longue & malheureuse ; on prétend qu'il mourut âgé de plus de cent ans.

Après l'exécution, le corps fut mis dans un cercueil couvert d'un velours noir, reporté au palais de Whitehall, exposé avec cérémonie, embaumé, & enterré au château de Windsor : toutes ces distinctions postérieures à sa mort étoient ridicules & contradictoires avec la conduite que l'on avoit tenue jusque-là. La royauté, au milieu de toute cette pompe funèbre, sembloit se survivre à elle-même ; c'étoit là un pronostic terrible qu'elle ne tarderoit pas à se remonter, & la publication que le parlement fit faire à son de trompe par un sergent d'armes, que personne n'eût à déclarer le prince de Galles ni aucun autre, roi d'Angleterre, sous peine de haute trahison, est une nouvelle preuve que le parlement sentoît lui-même que les esprits n'étoient pas encore mûrs pour la république ; car pour peu que l'opinion eût été formée, l'exécution de Charles devoit dégouter à jamais de la royauté, & en effrayer les partisans les plus déterminés.

Pour Louis XVI, il est mort comme le plus vil des criminels ; ce n'est pas la royauté que l'on a puni en lui, mais le coupable ; & si l'on excepte la garde qui étoit plus nombreuse qu'à toute autre exécution, à cause des précautions qu'il y avoit à prendre, la voiture où on l'a fait monter, la place que l'on a voulu choisir, à la fois vaste & voisine des Thuilleries, rien ne l'a distingué des autres malfaiteurs ; & en cela même, il faut l'avouer, la leçon en est plus terrible pour les rois ; aucun d'eux dorénavant ne doit oser lever les yeux devant le peuple qu'il gouverne. Louis sembloit seul avec ses crimes ; nulle puissance, nul roi, si ce n'est son cousin Bourbon d'Espagne, n'avoit élevé la voix en sa faveur. Nul ami n'a plaidé pour lui ; car ses défenseurs ont plutôt parlé comme des hommes gagés que comme des amis. Nul ne s'est sacrifié pour le soustraire. Quelques assassins tentèrent de faire diversion & d'effrayer, comme il arrive lorsque l'on doit justicier un chef de brigands ; mais cela ne fit qu'augmenter l'horreur que l'on avoit pour sa personne & pour sa cause. On vit bien que l'assurance qu'il avoit montrée d'abord naissoit de l'espérance chimérique d'obtenir sa grace. Il comptoit avoir un parti ; mais ce parti, qui l'avoit conduit à sa perte, l'abandonna lâchement ; & dès que Louis vit qu'on lui lioit les mains, que l'exécuteur l'entraînoit vers le fatal

instrument, la terreur s'empara de son ame; il ne montra plus ni caractère, ni dignité : triste & aveugle victime des conseils perfides & de la scélératesse des aristocrates !

La dernière parole de Charles avant de périr, fut celle-ci : Je passe d'une couronne temporelle à une éternelle; c'est un bon échange. Ce mot est très-concevable; dans ces derniers momens on cherche à se faire illusion, & l'on se console comme on peut : mais qui croiroit que Louis XVI a dit la même chose, presque mot pour mot, il y a près de deux ans ? Liancourt l'engageoit à ne pas mettre certains veto. *Eh bien ! que me feront-ils ?* dit le ci-devant ; *ils me trahiront, & j'acquerrai une couronne immortelle pour une périssable.* Tout le mal qu'il faisoit, il le faisoit donc pieusement ; il croyoit que c'étoit la religion qui lui prescrivoit des règles de conduite ; il favorisoit nos ennemis, il excitoit la guerre civile dans cent endroits à la fois ; il machinoit de mille façons notre ruine, & croyoit agir en prédestiné, bien mériter de la divinité. Qui lui inculquoit des principes si atroces ? Les prêtres. Ce sont donc les prêtres qui ont causé tous les maux de la France (1) ?

Cet esprit d'erreur & de vertige a animé Louis jusqu'à la fin. C'est un vieux prêtre réfractaire de la Charité qui l'a accompagné à la mort. Ce testament dans lequel il a persisté, & qu'il a remis, en partant pour le supplice, à un officier municipal, ne parle que dévotion & mysticité. Frappé de tant de coups, ayant essuyé tous les orages de la révolution, il sembloit qu'un roi détrôné, au moment de périr, devoit s'occuper des malheurs de l'état, manifester ses opinions politiques, donner des conseils au peuple, ne pouvant lui donner des secours comme César, en un mot, faire un testament politique dans le goût de celui du cardinal de Richelieu. Point du tout, Capet, ébloui par les visions sacerdotales, ne dit qu'un mot sur ce grand objet, qui sembloit devoir occuper presque toutes ses pensées. Il recommande à son fils, s'il a un jour le malheur d'être roi, ce qui prouve

(1) Dans les numéros suivans, nous ferons connoître quels sont les terribles effets du fanatisme politique & religieux.

qu'il n'en seroit pourtant pas fâché , de songer qu'il ne peut faire le bien sans l'autorité nécessaire , & qu'étant lié dans ses opérations , un roi est plus nuisible qu'utile.

Ce peu de mots & la première phrase où il parle de ceux qui étoient ses sujets , expliquent toute la conduite du feu roi , & montre assez que malgré tous ses sermens il n'approuvoit rien de ce qu'il feignoit d'approuver ; mais il n'en est pas moins inconcevable que devant être assiégé continuellement d'idées de politique & de révolution , il n'en ait pas parlé d'une manière plus étendue. On voit bien plus de naturel & de sincérité dans une lettre de Charles premier au prince de Galles , son fils , qui fut comme son testament. « Employez , lui disoit-il , tous les moyens dignes de vous pour recouvrer vos droits ; mais préférez les voies pacifiques.... Que mon expérience vous apprenne à ne point affecter plus de pouvoir & de prérogatives qu'il n'en faut réellement pour le bien des sujets , non pour la satisfaction des favoris.... Ces considérations peuvent vous rendre un aussi grand roi que votre père est aujourd'hui éloigné de l'être.... Enfin si Dieu vous donne du succès , ayez-en avec modestie , & ayez toujours de l'éloignement pour la vengeance. S'il vous rétablit à des conditions dures , tenez tout ce que vous aurez promis ». Voilà comme parle un père , un homme franc , qui même en ne se croyant pas criminel , sent pourtant qu'il a fait des fautes , qu'il s'est attiré une partie de ses malheurs. Mais Louis Capet , aussi faux que les prêtres qui l'avoient abusé , nous dit qu'il n'a fait sciemment de mal à personne , & deux fois témoigne une crainte trop affectée que ses enfans *n'éprouvent les grandeurs de ce monde.*

Il n'a qu'un seul remords , & ce remords , on le voit bien , lui a été inspiré par l'aristocratie sacerdotale ; c'est d'avoir mis son nom , quelque cela fût contre sa volonté , à des actes contraires à la discipline & à la croyance de l'église. Voilà tout le nœud de l'affaire ; voilà la cause des plus grandes horreurs qu'il a commises. On lui avoit persuadé que la constitution civile du clergé étoit contraire à l'esprit de *l'église catholique , apostolique & romaine*. Les tartuffes s'étoient joués de sa sorte crédulité , & ils lui avoient persuadé encore que pour réparer ce péché , tout lui étoit permis contre *les infidèles & les schismatiques* ; massacres , perfidies , parjures ;

& lui , en commettant les plus grands crimes , il croyoit marcher vers la couronne du martyr. Les monstres ! ils l'ont précipité dans l'abîme ! Si l'on considère leur conduite depuis le commencement de la révolution , ce sont eux qui ont causé tous nos maux & les siens. Louis ressembloit à son père ; il avoit été élevé par lui dans un grand respect pour les prêtres ; comme lui il aimoit à dire son bréviaire ; c'étoit un de ses plus doux passe-temps dans sa prison. Peu s'en est fallu que , comme lui , il n'ait pris l'habit de moine pour le réciter sans doute plus dévotement encore. Plus il avançoit , & plus sa tête se détraquoit par la dévotion & la mysticité. S'il eût pu , dès le commencement de la révolution , chasser loin de sa cour toute cette canaille sacerdotale , Louis auroit eu des idées plus justes ; il auroit commis moins de crimes ; il vivroit peut-être encore. Le pape , les cardinaux & nos archevêques croiront sans doute bien le récompenser en le mettant au rang des saints ; & ce ne seroit pas , comme le dit Saint-Augustin lui-même , le premier scélérat imbécille qu'ils auroient canonisé.

Il est une chose remarquable , c'est que tout ce qu'il y a en France de gens sensés & de bonne foi , ont jugé Louis punissable. Tout le monde , & même ses amis de la convention , l'ont déclaré coupable ; tout le monde a cru qu'il méritoit une peine ; on n'a été divisé que sur la nature de cette peine , & un plus grand nombre même eût voté pour la mort , s'il n'eût redouté les suites de cette catastrophe. Au reste , cet accord général de tous les Français sur la scélératesse de leur ci-devant roi est une raison de plus pour que les prêtres le béatifient.

Mais sans nous embarrasser de ce que peuvent faire de la mémoire de Louis tous ces crânes étrangers surmontés d'une calotte ou d'une mître , d'un chapeau ou d'une tiare , poursuivons , nous autres Français , notre sainte entreprise ; consolidons l'arbre de la liberté. Les plus grands efforts sont déjà faits , le reste n'est plus qu'un jeu pour notre courage & pour le patriotisme. Voilà le chef des assassins terrassé , délivrons-nous par les loix & par le mépris de ses vils agens intérieurs , de ses suppôts , de tous les compagnons de ses forfaits , de tous les dépositaires de ses pensées. Sa femme , sa sœur , ses enfans sont encore parmi nous. Les deux premières , aux yeux de tout homme qui réfléchit & qui sent , furent sans doute bien criminelles ; elles ont connu , elles ont

ont ourdi toutes les trames de l'assassin des Français ; c'est à elles qu'il confioit ses projets ; c'est dans leur sein qu'il épanchoit sa barbare douleur ; il leur ouvroit son cœur , & elles y infusoient encore le crime. Mais moins abruties que lui par le commerce des prêtres , ayant un esprit plus souple et plus fin , elles ont dérobé toutes les traces de leurs complots ; cachées derrière la toile , elles ont profité de la nullité politique de leur sexe , ont laissé Louis s'avancer & se précipiter dans le gouffre. Cette *bonne mercuriale* qu'il s'est vanté d'avoir faite à sa femme avant son supplice , & qui , en dépit du testament , annonce qu'il ne lui pardonnoit pas tout ; le silence qu'il garde dans cette pièce même sur l'amour d'Antoinette pour lui , tout prouve jusqu'à l'évidence que son mari , quoique trop tard , n'étoit plus sa dupe.

Mais ce n'est pas d'après des convictions morales qu'un peuple libre doit prononcer dans le procès de Louis ni ailleurs. Il n'existe aucun acte , aucune lettre qui compromette directement la moderne Médicis. Méprisons-la , haïssons-la si nous voulons , mais soyons justes. Puisqu'il n'y a pas de délits constans & prouvés ni contre elle ni contre sa sœur , puisqu'il ne peut y en avoir contre ses enfans qui n'ont point atteint encore l'âge de raison , il n'y a pas de loi qu'on puisse leur appliquer ; et autant la mort de Capet fut juste , autant celle même de sa femme & de sa sœur seroit inique aujourd'hui. Pour celle-là vous aviez des faits , des écrits sans nombre , on a suivi le vœu de la loi ; pour celle ci , rien ne dépose ; & en la prononçant , vous ne suivriez que la passion. Mais , direz-vous , notre conscience l'accuse. Oui , sans doute , & malheur au Français qui ne seroit pas son accusateur ! Mais il ne suffit pas d'accuser , il faut prouver ; il faut faire toucher au doigt les crimes & les complots ; & eussiez-vous des sémi-preuves sans nombre , s'il n'en existe pas une seule complète , vous ne pouvez , vous ne devez pas les condamner. Français , montrons-nous grands & généreux. Le chef de cette famille est tombé sous la vengeance nationale , que craignons-nous du reste ? Deux femmes & deux enfans pourroient-ils nous faire peur ? Quand le tronc est abattu , que nous importent les branches qui ont perdu la source de leur force & de leur vie ? S'il reste encore des racines qui puissent naître & s'élever un jour , ôtons-les du sol qui les a vues croître , dispersons-les au loin ; mais pourquoi goûter le plaisir destructeur de les

francher avec le fer ? Si nous condamnions cette famille à périr , c'est alors que les nations étrangères diroient avec raison : ce peuple a soif du sang. Qu'avoit-il à craindre & d'enfans & de femmes ? C'est pour satisfaire ses goûts féroces qu'il a porté la main sur eux. Cette exécution rendroit même la première odieuse. On diroit comme de l'affaire du 2 septembre : Des innocens ont péri ; donc tous ceux qui ont péri étoient innocens , donc toutes les loix ont été violées. Nous apitoyerions sur la mémoire de Louis Capet ; nous donnerions un juste motif à la haine de nos voisins contre nous ; & ce seroit une flétrissure imprimée à la révolution. Hélas ! nos discordes intestines l'ont assez entachée.

Quelle doit donc être notre conduite à l'égard de la famille de Louis Capet ? Si nous devons être généreux , nous devons être aussi prudents. Ces misérables restes sont peu dangereux pour la nation entière ; mais ils peuvent l'être pour des particuliers. Des femmes accoutumées à l'intrigue peuvent encore trouver des esprits foibles & vacillans , & conduire , par de perfides conseils , des malheureux à l'échafaud ; elles y ont bien conduit ensemble un époux & un frère. Les femmes raisonnent peu : elles ne suivent que l'impulsion du sentiment ; & les nombreuses victoires du patriotisme n'ont pu que concentrer leur rage. Cette rage les porteroit à se choisir encore des chevaliers qui deviendroient leurs victimes. Pour écarter ces maux individuels , pour nous délivrer de la présence odieuse des commensaux , des complices du tyran , chassons & sa femme , & sa sœur & ses enfans ; ce sera leur rendre service à eux-mêmes. Cette famille ne doit pas sans doute aimer une terre rougie du sang de son chef & de ses amis : non point par intérêt pour eux , car les scélérats n'aiment personne , mais par la crainte d'y vivre emprisonnée , ou d'y être exposée à l'opprobre & aux outrages , par l'horreur pour la liberté dont elle ne pourroit supporter le spectacle , par la haine profonde qu'elle a pour tout ce peuple , conduisez-la saine & sauve au Nord , au Midi , par-tout où elle voudra ; elle sera soulagée en vous quittant , & la France elle-même se trouvera allégée. L'on n'aura rien à vous reprocher.

Quelques personnes croient pourtant qu'il seroit bon de garder en otage le ci-devant dauphin , de peur qu'on sortant de la république il ne ralliât autour de lui tous les mécontents. Mais jufques à quand nous entretiendra-t-on de

terreurs paniques ? Si ce nouveau Joas , comme l'appellent les aristocrates , peut devenir un centre de parti , c'est sur-tout pour les prêtres , c'est sur-tout au sein de sa patrie ; c'est-là qu'il seroit dangereux. Les ennemis de l'intérieur pourroient profiter de sa présence. Pour les émigrés , ils n'en ont pas besoin. Ils ont *Monsieur* , qui seul , par son âge & par le *droit de naissance* , est à leurs yeux *régent du royaume*. Ainsi , le fils de Capet ne peut rien ajouter à leurs prétentions , à leurs efforts ni à leur zèle , tandis qu'au contraire , si l'on veut se nourrir de craintes chimériques , il serviroit plutôt de point de ralliement à tous les ennemis de l'intérieur. Le renvoyer , sera le moyen le plus sûr d'obtenir la paix au-dedans.

Que les puissances étrangères plus enragées que jamais , que les peuples même plus compatissans qu'il n'est permis de le croire à la vue de cet enfant , ci-devant royal , s'échauffent , s'agitent , tâchent de fondre sur nous avec tout le courage du désespoir ; que la Russie , l'Angleterre , la Suède , la Hollande , l'Espagne , la Sardaigne s'unissent à la Prusse , à l'Autriche & à l'Allemagne toute entière ; eh bien ! tant mieux , le Français a besoin d'un peu de dangers ; ce n'est qu'alors qu'il est grand. Rendu à lui-même , il est encore quelquefois l'homme de l'ancien régime. Sa bonté , sa sensibilité , son indolence , sa légèreté naturelle s'emparent de lui ; il a besoin d'être électrisé , d'être ranimé par quelque événement. Les dangers sont pour lui de véritables cordiaux. Que toutes les puissances nous menacent , on peut répondre de nous , bien plus que si nous n'avions en tête que des ennemis déjà chassés & vaincus , les Prussiens & les Autrichiens. Alors , vous verrez renaître l'ardeur de nos troupes , nos généraux reprendront du patriotisme ; nos déserteurs retourneront à leur poste ; on frappera de grands coups , & la guerre en sera plus tôt finie.

Pour le présent , nous n'avons donc rien à craindre. Est-ce dans un avenir lointain que se portent les inquiétudes ? Craignez-vous que devenu grand , le jeune Capet ne réveille contre vous la haine assoupie des nations ? Mais nous vous renverrons à la famille des Stuart chassée par Guillaume , à ce prétendant d'Angleterre errant & proscrit , qui , parce que son rival heureux & puissant avoit bravé les premiers efforts de ses voisins , ne trouva pas même un roi qui osât parler en sa faveur. Triomphez maintenant.

& l'avenir est à vous. Quoi ! républicains d'hier , vous faites déjà pâlir tous les rois sur leurs trônes ; devant vous s'enfuient déjà tous les despotes des cercles ; vous méritez que tous les tyrans vous haïssent , qu'ils vous craignent , & vous redoutez l'adolescence , l'âge viril de cet enfant ? Vous n'espérez pas grandir avec lui , vous ne croyez pas que vos forces croîtront dans une proportion double des siennes ? Eh bien ! si cela est , si vous vous imaginez rester tels que vous êtes , renoncez à la république : vous n'êtes pas faits pour ce gouvernement sacré qui , une fois assis sur des bases solides , doit braver l'injure des âges & des siècles , doit mettre l'homme à l'abri de l'influence des vices & des passions , doit cimenter de plus en plus la vertu , donner sans cesse au peuple de nouveaux moyens de développer toute la perfectibilité qu'il a reçue de la nature , le défaire du luxe en lui laissant l'abondance , épurer ses mœurs sans les énerver , ni les rendre barbares , accroître sa population , ses ressources , ses moyens , en ajoutant à son désintéressement & sa simplicité. Quand le petit Capet fera grand , alors ou vous serez anéantis , ou vous serez la première des républiques ; nous disons la première , parce que toutes les nations auront adopté ce gouvernement heureux. Et où le fils du tyran pourra-t-il donc espérer un appui ? il rougira d'être né d'un roi , & se verra peut-être forcé lui-même à enseigner quelque part les principes de la liberté républicaine , comme Denys à Corinthe.

A présent ne craignons donc rien que nous - mêmes ; notre salut est dans nos mains. Le tyran n'est plus ; sa famille n'a rien de redoutable ; ses amis n'ont plus de prétexte pour nous agiter. Répétons tous le serment que la convention entière a prêté sur le corps sanglant de Pelletier , cette dernière victime de la tyrannie : jurons d'être toujours unis , jurons le salut de la patrie ; car l'union fait notre force , & c'est de notre union que dépendra la conservation de la république. Et voulez - vous , citoyens , connoître une bonne manière d'être unis ? c'est de vous retrancher autour des principes , de ne plus connoître qu'eux , de ne plus descendre à des personnalités , de ne plus vous attacher aux individus. Les hommes passent ; leur raison , leur probité plus éphémère encore , s'éclipse souvent avant eux ; mais les principes sont éternels , leur force s'accroît avec le temps & avec la propagation des lumières. Si vous voyez un ci-

toyen s'attacher fortement à la vérité, & marcher avec courage dans la carrière du patriotisme, estimez-le; mais gardez-vous de vous livrer à l'enthousiasme; attendez l'instant de sa mort; car jusque-là il peut vous trahir. Presque tous ceux qui ont passé jusqu'à présent sur le théâtre des affaires, vous ont donné de tristes exemples & de grandes leçons; ne vous attachez donc point à des mots, à de vains noms; gardez-vous de faire secte autour de vos coryphées du moment, de ressembler à ces disciples aveugles & idolâtres d'un philosophe de l'antiquité, qui disoient avec un respect stupide: cela est vrai, le maître l'a dit. Jugez les hommes, écoutez leurs discours & leurs actions, & craignez sans cesse que la conduite du lendemain ne vienne démentir celle de la veille, que le masque civique ne tombe, & ne laisse voir à nu l'égoïsme hideux & l'intérêt perfide; ou si vous n'êtes pas capables encore de cette patriotique indifférence, du moins n'exigez pas que tout le monde partage l'ivresse de votre enthousiasme; permettez à des spectateurs sages de juger de sang-froid la pièce & les acteurs; ne leur en voulez pas si, à votre exemple, ils ne crient point *bravo* dès que votre personnage chéri ouvre la bouche & se montre. C'est cette admiration intolérante qui foment les troubles, qui aigrit les caractères; c'est en exigeant que tout le monde prodigue des applaudissemens & des louanges à vos amis, que vous multipliez mal-adroitement leurs envieux & leurs ennemis, que vous faites rire les aristocrates de votre patriotisme extravagant, que vous leur donnez quelque courage & beaucoup d'espérances; au lieu que s'ils vous voyoient calmes & réservés, toujours dans l'attitude de souverains qui jugent leurs inférieurs, ne prodiguant ni l'enthousiasme ni le mépris, alors ils vous craindront, ils n'espéreront pas vous faire sortir de cette position respectable, vous mouvoir à leur gré, & tourner à leur profit ou votre amour ou votre haine.

Si vous devez être avares de votre amour, vous devez l'être aussi de votre mépris, & pour les mêmes raisons. Un homme vous paroît s'égarer & trahir les intérêts publics, eh bien! suivez-le à la piste, observez attentivement toutes ses démarches, dénoncez-le dès qu'il y aura matière à dénonciation; mais ne commencez pas par l'abhorrer, par sonner contre lui le tocsin de l'opinion; n'exigez pas que tout le monde des le premier moment partage vos alar-

mes ; ait sur le champ la même terreur que vous , prenez comme vous en horreur le citoyen dénoncé. D'abord vous pouvez vous tromper vous-mêmes ; les faits peuvent être faux ; & fussent-ils vrais , il est de mauvaises actions qui peuvent échapper involontairement à un homme droit & patriote. Vous ne pouvez pas , d'après une première preuve , vous ériger en juges de ses pensées & de ses intentions ; & si vous , vous ne craignez pas de prononcer , pouvez-vous faire un crime à d'autres d'avoir plus de timidité ? voulez-vous exiger qu'ils soient convaincus de prime-abord ? pouvez-vous forcer leur esprit & leur conscience de marcher du même pas que la vôtre ?

Mais la plus forte raison pour ne pas faire ce qui s'appelle parti contre un homme , c'est que c'est là le vrai moyen de lui créer un parti à lui-même , de lui donner du poids & de la consistance. Ceux qui ne sont pas convaincus d'abord de son improbité , ou de son incivisme , en voyant l'acharnement avec lequel vous l'attaquez , vous le poursuivez sans cesse , croient y voir de la prévention , de la partialité , de la passion , trois choses qui donnent toujours tort. D'ailleurs le caractère de certaines gens est de se jeter du côté du plus foible avant même que de rien examiner : cette conduite tient à une grandeur d'ame , à une générosité naturelle qui annonce des êtres faits pour la vertu & pour la vérité ; & on les écarte bien mal-adroitement en prenant tout à coup le langage de la jalousie ou de la haine.

Nous pourrions appliquer ces réflexions aux chefs des deux factions , qui depuis l'institution de la république ont malheureusement trop long-temps occupé la scène. Leurs amis leur ont fait beaucoup de mal & leurs ennemis beaucoup de bien , précisément parce que les uns les ont vantés outre mesure , & que les autres les ont attaqués avec l'accent de la passion , nous dirions même de la rage , & avant que tout le monde , ou du moins le grand nombre eût eu le temps de bien s'éclairer. L'acharnement de ces deux partis a manqué tout bouleverser dans la république ; la guerre civile a été sur le point d'éclater , tandis que conduite & présentée avec plus de prudence , la vérité auroit triomphé bien plus tôt. Pour nous , toujours fidèles aux principes , nous n'avons parlé des individus que lorsque nous y avons été forcés par la nécessité ; nous aurions craint de leur donner trop d'importance.

De plus grands intérêts appeloient notre vigilance. Le tyran respiroit encore ; de sa tour il dirigeoit tous les malveillans. Nous nous sommes attachés à lui ; nous avons fait comme ce Juif qui dans un combat , sans frapper ni à droite ni à gauche , marcha directement à l'éléphant royal , le perça au risque d'être écrasé le premier , bien sûr que tous les ennemis seroient défaits & renversés par cette chute. Aujourd'hui que la mort du tyran nous promet un avenir plus heureux , nous jurons de ne plus perdre un temps si précieux pour l'affaire d'un seul homme. Nous nous tiendrons fermement aux principes ; nos lecteurs reconnoîtront bien ceux qui s'en écartent. Nous blâmerons hautement quiconque tentera de jeter la pomme de discorde , de rallier des partis , de tirer une ligne de démarcation entre les citoyens. Déjà même nous avons vu avec douleur que des volontaires de plusieurs départemens avoient juré aux jacobins d'être jusqu'à la mort les défenseurs des députés de la montagne. Si c'est la personne de ces députés qu'ils veulent défendre , ils auroient dû sentir qu'ils doivent la protection de leurs bras à tout représentant du peuple , & non pas seulement à la montagne. S'il s'agit des opinions , il falloit au moins distinguer les opinions précédentes des opinions futures. Car qui leur a dit que la montagne seroit infaillible & impeccable ? Sans doute elle a montré un grand caractère , par elle la foiblesse a vaincu la force : mais comme il ne faut répondre de rien , qui sait si par une secousse violente & terrible *la montagne* ne pourroit pas un jour se changer en *marais* ? Outre cela , c'est montrer dans la convention une division qu'il faut tâcher de faire disparaître. Si , comme nous l'espérons , & comme ils le doivent tous , les bons patriotes de l'assemblée nationale se réunissent , s'ils sont fermes , sages , impassibles comme la loi , dont ils doivent être les premiers interprètes , le petit nombre d'intrigans ambitieux , qui vouloient la dominer , rentrera dans le néant , on n'en parlera plus. Il en sera de même de tous les *factieux* épars sur la surface de la république. Nous nous tiendrons alors tous par la main. Les puissances étrangères n'osent nous attaquer , ou bien nous les vaincrons. Le désordre de nos finances se réparera. L'abîme du déficit se refermera. La constitution s'achèvera ; nous verrons enfin la liberté avec tous ses charmes , & l'idée seule de notre bonheur lui era sdes prosélytes chez les nations les plus

éloignées. Non, il n'y aura plus de parti dans la convention ; elle est restée trop long-temps exposée à la médisance & au mépris ; & maintenant que Louis est décapité , si les deux partis restoient encore en présence & s'occupoient de petits intérêts , on diroit , avec raison , qu'elle est composée d'hommes qui se disputent la popularité , les places & la toute-puissance ; elle est placée entre la gloire & l'infamie ; c'est à elle de choisir , il en est temps encore.

Le 19 de ce mois le ministre Roland avoit imprimé & affiché que , malgré les dégoûts dont on l'abreuvoit , il resteroit ferme à son poste. Le 24 il a envoyé à la convention nationale sa lettre de démission. Ce grand courage dont il s'étoit vanté tant de fois l'a abandonné bien vite ! on s'y attendoit.

Les députés Manuel & Kerfaint ont aussi donné leur démission. Tous deux avoient voté pour l'appel au peuple ; tous deux avoient voté contre la mort du tyran.

Des renseignemens sûrs nous apprennent que le fils de Louis Capet est traité en roi par sa mère & sa tante ; elles lui rendent tous les honneurs qu'on rendoit ci-devant à la royauté. C'est à lui qu'est réservé l'honneur de sortir de table le premier ; chaque matin sa famille va le saluer.

Funérailles de Michel le Pelletier.

Lundi 21 de ce mois nous avons vu le cadavre du roi Capet jeté dans un panier , & porté sur une charrette au cimetière voisin , pour y être consumé le plus vite possible sous une couche de chaux vive , en sorte que déjà il ne reste plus rien du tyran. En vain un pétitionnaire avoit demandé à la convention le corps de Louis pour l'inhumer à Sens dans la tombe de son père ; la convention passa à l'ordre du jour , & ne fut en cela que l'interprète du vœu général.

Jeudi 24 du même mois Paris offrit un tout autre spectacle ; le corps du citoyen Michel le Pelletier fut porté comme en triomphe au Panthéon ; en sorte que dans la même semaine le peuple français montra qu'il savoit aussi-bien récompenser que punir. Dans la même semaine on le vit flétrir à jamais la mémoire d'un grand coupable , & procéder à l'apothéose de l'homme de bien.

Lundi

Lundi matin , pendant qu'on mettoit à exécution le décret de mort porté contre Capet , la convention frémissait d'indignation , & s'abandonnoit à la douleur au récit de l'assassinat commis la veille sur l'un de ses membres. Le Pelletier étoit à table chez un restaurateur du palais de l'égalité , Paris & cinq autres spadassins s'approchent de lui ; le ci-devant garde du roi lui plonge dans le bas-ventre un sabre nu qu'il tenoit caché sous ses habits , en lui disant : Reçois ta récompense pour avoir voté la mort de Louis XVI. A ce trait on reconnut un infâme suppôt de l'aristocratie lâche & perfide ; mais ce coup atroce , en privant le patriotisme de l'un de ses plus estimables défenseurs , fit un grand tort au parti royaliste. Quantité de citoyens timorés , que le spectacle du lundi 21 auroit pu émouvoir , le virent d'un œil sec , en se rappelant l'attentat de la veille ; & la convention , tout en déplorant la perte de l'un des membres qui lui font le plus d'honneur , profita de cette triste épiſode pour soutenir l'esprit public à la hauteur convenable. Par acclamation , le décret suivant fut rendu sur les propositions de Barrère :

« La convention nationale décrète , 1°. qu'elle assistera aux funérailles de le Pelletier Saint-Fargeau , assassiné pour la cause de la liberté ; 2°. que ses cendres seront déposées au Panthéon français ; 3°. que ses comités d'instruction publique & d'inspection de la salle ordonneront la cérémonie funéraire ; 4°. qu'il sera fait une adresse au peuple français , & charge Barrère de lui en présenter la rédaction ».

Dès le lendemain , organe du comité d'instruction publique , Chénier lut un rapport sur le caractère que devoit avoir la pompe funèbre décrétée par la convention. Il pouvoit être rédigé avec plus de simplicité , d'autant qu'il renferme de belles idées dignes de l'antique.

Nous donnerons d'abord l'ordre & la marche de cette cérémonie auguste , que nous eussent enviée les Grecs & les Romains , si l'exécution y eût pleinement répondu .

1°. Un détachement de cavalerie , précédé de trompettes avec soursdines ; 2°. sapeurs ; 3°. canonniers sans leurs canons ; 4°. détachement de tambours voilés ; 5°. déclaration des droits de l'homme , portée par des citoyens ; 6°. volontaires des six légions , & vingt-quatre drapeaux ;

N°. 185. Tome 15.

E

7°. détachement de tambours ; 8°. une bannière , sur laquelle étoit écrit le décret de la convention qui ordonne le transport du corps de *Le Pelletier* au Panthéon ; 9°. élèves de la patrie ; 10°. les commissaires de police , le bureau de conciliation , les juges de paix , les présidens & commissaires de sections , le tribunal de commerce , le tribunal criminel provisoire , les six tribunaux du département , le corps électoral , le tribunal criminel du département , la municipalité de Paris , les districts de Saint-Denis & du Bourg de l'Égalité , le département , le tribunal de cassation ; 11°. figure de la Liberté , portée par des citoyens ; 12°. détachement de tambours ; 13°. le faisceau des quatre-vingt-quatre départemens , porté par des fédérés ; 14°. le conseil exécutif provisoire ; 15°. détachement de la garde de la convention nationale ; 16°. les vêtemens ensanglantés portés au bout d'une pique avec festons de chêne & de cyprès ; 17°. convention nationale , les députés marchant sur deux colonnes de deux ; 18°. au milieu des députés , une bannière où étoient écrites les dernières paroles de *Le Pelletier* ; 19°. le corps porté par des citoyens , tel qu'il a été exposé sur la place des Piques ; 20°. autour du corps des canonniers le sabre nu à la main , accompagnés d'un pareil nombre de vétérans ; 21°. musique de la garde nationale , qui exécutoit pendant la marche des airs funèbres ; 22°. famille du mort ; 23°. groupe de mères conduisant des enfans ; 24°. détachement de la garde de la convention ; 25°. tambours voilés ; 26°. volontaires des six légions , & vingt-quatre drapeaux ; 27°. tambours voilés ; 28°. fédérés armés ; 29°. sociétés populaires ; 30°. cavalerie & trompettes avec fourdines , depuis le détachement de la cavalerie , de la tête jusqu'à la fin.

Un peu avant midi , le corps du martyr de la liberté sortit de la maison de son frère , couché & couvert à demi sur son lit de mort. Le piédestal de la statue de Louis XIV , place des Piques , étoit disposé à le recevoir. La vue de cet objet touchant déchira l'ame des citoyens de tout âge , de tout sexe , armés & non armés , qui remplissoient cette place. Les habits percés & tout sanglans de la victime , le sabre teint encore de son sang , ce corps étendu & laissant voir la blessure mortelle qu'il avoit reçue , la tête penchée de l'infortuné le

Pelletier , pâle , mais non défiguré , & paroissant plongé dans le sommeil le plus calme , les dernières paroles de l'illustre mort transcrites sur le piédestal , son frère morne & chancelant , derrière ; autour une foule de canonniers se disputant l'honneur de partager ce glorieux fardeau ; devant un chœur de musique faisant entendre de loin en loin des accens plaintifs , suspendus par le roulement sourd des caisses militaires recouvertes de drap noir ; la statue de la loi , étendant son bras comme pour atteindre le monstre coupable de l'assassinat de le Pelletier ; joignez à cela un ciel nébuleux , des torches funéraires , des cyprès , un silence religieux , & sur-tout les souvenirs de la journée du 21 , tout concouroit à laisser dans l'ame une impression profonde , & prouvoit qu'il n'appartient qu'à un peuple libre de célébrer dignement la vertu , & de se procurer les véritables jouissances du cœur. Le président de la convention monta près du mort pour lui poser sur la tête une couronne de chêne parsemée de quelques fleurs. Ce beau mouvement fit à peine sensation , peut-être parce qu'une autre main auroit dû être chargée de ce saint ministère. Le municipal Julien tâcha , dans un discours un peu long , d'être aussi éloquent que la circonstance ; mais le Pelletier , sur son lit de mort , l'étoit bien davantage : tous les yeux se portoient là , sans faire attention au reste. Nous ne connoissons point au théâtre de tragédies plus pathétiques.

Ce premier hommage rendu , & ce fut le plus fervent , le cortège se mit en marche. La première station se fit devant le club des Jacobins , où pourtant le Pelletier ne mit le pied de sa vie ; mais son frère s'y étoit fait recevoir la veille , & avoit été assez maître de sa douleur pour y prononcer un discours. On s'arrêta un moment devant l'église de Saint Roch , comme pour dédommager les prêtres de n'avoir été comptés pour rien dans ce convoi funèbre. Quelques saintes femmes murmurèrent tout bas , & eurent la charité de dire quelques patenôtres pour le salut de l'ame de le Pelletier , dont le corps , livré à des mains profanes , alloit être inhumé sans eau bénite & sans *de profundis*.

On se reposa aussi devant le club des Cordeliers , dont la façade étoit couverte de guirlandes de Cyprès ; une harangue & un hymne y furent proferés. Par-tout

le peuple ne pouvoit se rassasier de ce spectacle de douleur ; il en repaïssoit ses yeux , où l'attendrissement & la haine des tyrans & de leurs satellites se peignoient tour à tour. Enfin on arriva à l'esplanade du Panthéon , où tout se trouva dans la confusion. Le peuple qui s'étoit chargé de sa police dans les rues , s'en acquitta bien mieux que ceux qui y furent préposés. Les citoyens de la rue Saint-Honoré se signalèrent sur tous les autres ; des deux côtés , des piques mises au bout l'une de l'autre formoient une balustrade derrière laquelle la foule se trouvoit naturellement rangée , & laissoit le milieu de la rue tout-à-fait libre.

Enfin on entra dans le temple de la patrie , où les différens pouvoirs constitués eurent bien de la peine à se placer selon leur rang. Le corps du martyr de la liberté y fut introduit & posé sur une estrade , non sans beaucoup de peine , ce qui ne laissa pas de nuire à l'effet. La musique monta aux galeries les plus élevées , & fit entendre un grand morceau d'expression qui fut perdu pour la plupart des assistans mal à leur aise.

Les deux frères de l'illustre victime étoient debout & tête nue au pied de son lit de mort ; l'aîné , habillé en garde national , s'avança pour débiter un discours préparé de la veille , car sa mémoire fut en défaut une fois ou deux. Il compara son frère à l'aîné des Gracches , & promit de marcher sur ses traces , dût-il subir le sort du plus jeune des enfans de Cornélie. Il nous apprit que son frère mort avoit laissé un plan d'instruction publique ; le tout étoit assaisonné de tours oratoires forcés & de gestes dramatiques , qui se terminèrent après plusieurs apostrophes , plusieurs imprécations , plusieurs sermens , par se précipiter un moment sur le corps de son frère ; mais pas une larme , ses yeux furent secs. Il descendit del'estrade en se faisant tenir par-dessous les bras ; son frère , qui ne dit mot , fut plus éloquent : la douleur muette vaut le plus beau discours.

Un Marseillois en bonnet rouge , entouré d'un crêpe , lui succéda ; le peu que son accent provençal & l'enrouement de sa voix permirent d'entendre , fit regretter le reste.

Un autre volontaire en casque prit le sabre qui donna la mort à le Pelletier & le fit brandir dans sa main , en promettant de venger ce forfait. Ce beau mouvement , mieux exécuté , auroit pu être d'un grand effet.

Barrère se présenta ensuite , fit l'éloge de son collègue , & ne fut pas toujours heureux dans ses rapprochemens ; il termina sa harangue par proposer de jurer sur le corps de le Pelletier d'éteindre toutes les animosités personnelles , & de se réunir pour sauver la patrie : tout l'auditoire leva la main , comme à l'ordinaire. Puisse cette nouvelle promesse être mieux tenue que les précédentes ! Vergniaud , le préfixent , voulut aussi hasarder son mot ; il ne fit que répéter ce qu'avoit dit le préopinant. C'étoit là le moment de s'écrier : Citoyens ! un des vœux les plus ardens de notre illustre compagnon étoit l'abolition de la peine de mort ; lui-même en mourant fit promettre à ses frères qu'ils obtiendroient la grace de son assassin ; promettons-lui de respecter ses dernières volontés , & d'accomplir son vœu ; promettons-lui que la convention ne se réparera point avant d'avoir aboli la peine de mort , en commençant par son meurtrier.

On ne pensa point du tout à cela ; Vergniaud regagna froidement son fauteuil ; on se regarda quelque temps , jusqu'à ce que le corps des musiciens eût animé un peu la scène , qui languissoit , par un chœur en forme d'invocation à la liberté ; puis chacun s'en retourna chez soi. Heureusement l'esprit de cette pompe funèbre fut parfaitement saisi par le peuple , & lui inspira les sentimens qu'il doit désormais professer après la journée du 21.

Dans la séance de vendredi dernier , la fille de Michel le Pelletier a été présentée par son oncle à la convention nationale , qui l'a adoptée au nom du peuple français.

Dans la même séance il a été décrété qu'il seroit élevé un piédestal en marbre , sur lequel sera représentée l'effigie de Michel le Pelletier dans son lit de mort , tel qu'il a été exposé aux yeux des citoyens.

Paris , l'assassin , a été arrêté vendredi soir.

Idee patriotique d'un citoyen qui gémit avec tant d'autres sur le dénûment de nos soldats.

Il est urgent que tout bon patriote se hâte de commander une paire de souliers solidement faits pour en approvisionner nos armées , & que chaque concurrent la dépose à sa municipalité , qui les feroit parvenir au chef-lieu de son arrondissement , pour être mis ensuite à la

disposition du ministre de la guerre , qui auroit soin d'en mettre l'état sous les yeux de la convention nationale , avec les noms , qualités & demeure de ceux qui s'y seroient prêtés.

C'est un sûr moyen d'avoir , en moins d'un mois , trois à quatre millions de paires de souliers , qui ne coûtent rien au trésor public.

En faire surveiller économiquement la livraison sur le récépissé des volontaires qui en recevraient , & sous la responsabilité rigoureuse des gard.-magasins & des commissaires des guerres.

Plusieurs patriotes ne se borneront pas à une seule paire.

Ce sacrifice est d'autant plus aisé , qu'on peut soi-même faire usage de sabots pendant trois mois : voilà le remplacement de ce don patriotique , qui faciliteroit les personnes peu aisées. *Qui fait ce qu'il peut , fait son devoir.*

N. B. Les citoyens cordonniers auroient moins à dépenser pour y concourir , ainsi que les tanneurs , marchands de cuirs & de peaux pour les empeignes.

Il n'est pas un citoyen , garçon cordonnier , qui ne donne une journée de son temps.

Le change , & une coupable cupidité sur-tout , contribuent beaucoup à cette extrême cherté , ainsi que l'infidélité des poids & mesures , que l'on ne sauroit trop surveiller.

DESPILONS , fusilier de la compagnie du cinquième bataillon de la garde nationale de Versailles.

15 janvier 1793.

Rulh , Reubell & Hoffmann , commissaires dans les départemens du Rhin , ont écrit à la convention la lettre suivante , datée du 20 janvier , qui mérite la plus sérieuse attention :

« Nous croyons devoir vous prévenir qu'une armée de trois mille cent quatre-vingts hommes d'infanterie & trois cent cinquante hommes de cavalerie , avec seize pièces de canon , cinq charriots de poudre & quatorze canonniers , est déjà vis-à-vis Strasbourg , & que dans

ce moment Custine demande seize pièces de canon, pendant qu'il n'ignore pas que depuis Eranekendull jusqu'à Huningue il n'y a que dix-sept pièces de canon de campagne. Cette situation fait naître de sérieuses réflexions : elles sont telles, que le salut de la république est entre les mains de Custine, & que l'inquiétude des bons citoyens est telle, sur-tout à Landau, où il n'y a que quatre pièces de canon, que nous ne vous cacherons pas que les mauvais citoyens, qui sont en grand nombre en cette ville, s'attendent à un résultat conforme à leurs vœux. Cette lettre a été renvoyée au comité de défense générale ».

Le conseil exécutif vient d'expédier un courrier à Chauvelin, notre ambassadeur en Angleterre, pour lui signifier son rappel.

On assure qu'on a découvert à Malines une somme de 2 millions & demi cachés dans une église. On y a apposé les scellés.

Dumourier est parti pour l'armée dans la nuit du 25 au 26. On a appris avec étonnement que Despagnac, mis en état d'arrestation, s'étoit rendu plusieurs fois chez le général pendant son séjour à Paris.

Au quartier général à Mayence, le 15 janvier 1793, l'an second de la république.

« Le général Custine au citoyen Prudhomme. J'ai lû avec intérêt & curiosité, citoyen Prudhomme, les observations fines que vous avez insérées dans votre N°. 182, sur la lettre que je vous ai adressée, & celle du chirurgien obligeant qui s'occupe de vous instruire de ma conduite ; il me traite sévèrement, ce républicain ; il m'accuse de despotisme & de péculation.... Pour vous prouver qu'il n'est pas le seul à m'observer & qui donne par un jugement digne du public les rêveries de son imagination, ou les fantaisies de ses passions, j'en joins ici un autre qui, sous l'honnête manteau de l'anonyme, a la bonté de me donner des conseils. Vous y verrez dans toute son horreur le genre de tyrannie que j'exerce, & vous plaindrez sans doute une armée de citoyens libres dont le général va en carrosse.

« Le citoyen français, général en chef d'armées. *Signé, CUSTINE.*

P. S. Aussi-tôt que la vente des effets de l'électeur sera effectuée, je vous enverrai, citoyen Prudhomme, la copie du résultat du procès-verbal, & vous rougirez peut-être alors d'avoir souffert & propagé la calomnie dans vos feuilles sur un homme de mon caractère, & dont le plus cruel ennemi n'a jamais soupçonné la probité. *Signé, CUSTINE.*

Copie de la lettre anonyme écrite au général Cusine, de Mayence le 11 janvier.

« Prends garde à toi, Cusine ; ton ton brusque & sauvage peint assez le regret que tu éprouves de tes frivoles avantages. Ta manière d'être est celle d'un despote ; ton genre de vie est celui d'un despote ; tu te promènes mollement dans ton carrosse comme un despote ; tu reçois les officiers de ton armée comme un despote ; tes soupers sont ceux d'un despote ; le masque emprunté dont tu te fers mal, cache le despotisme ; mais la vérité perce & n'échappe pas à l'observateur ; enfin toute ta personne est celle d'un despote. Crois-moi, change ta rudesse contre cette franchise, cette bonté & ce naturel qui ont valu à Dumourier l'estime & la confiance de son armée. Apprends à connoître les officiers que tu as l'honneur de commander ; donne-leur souvent des audiences ; banis l'intrigue d'auprès de ta personne ; reçois avec grace l'homme simple qui remplit son devoir avec honneur. Jusqu'à ce moment tu l'as méconnu, parce que tu t'es rendu inaccessible. Songe que quand celui qui commande est encore un despote, ceux qui l'entourent s'exercent toujours davantage dans l'art de ramper. On le trompe adroitement ; il se relâche : alors c'est une liberté sous les formes hideuses de l'ancien régime. Le soldat se décourage, murmure, & la confiance est perdue pour jamais.

» Ton ami & ton concitoyen BRISEMOUSTACHES ».

Le général Labourdonnaye nous a priés de publier la lettre suivante :

Au nom de la république. Lettre du général Labourdonnaye, au commandant de Maubeuge.

« Vous voudrez bien, citoyen, dire au commandant des deux bataillons qui se sont rassemblés pour se battre, qu'à la première rixe je surprendrai les chefs, & je demanderai leur destitution au pouvoir exécutif. Les volontaires nationaux, composés de braves citoyens pour la plupart, ne se laissent aller à de pareils excès, que parce que les commandans ne se donnent pas la peine de maintenir l'ordre & l'instruction dans ces bataillons. Les officiers particuliers doivent également voir souvent leur compagnie, afin de prévenir ces petites divisions entre les corps, que les ennemis intérieurs cherchent à entretenir. Votre objet principal, en ce moment, doit être de maintenir la tranquillité publique, veiller à l'instruction des nouveaux bataillons, à leur armement & équipement, & d'empêcher les intrigans d'inspirer cet intérêt ridicule, pour la royauté détruite. L'établissement solide de la république, le règne de l'égalité & de la justice sont incompatibles avec les préjugés de la royauté & de la noblesse, que le fanatisme cherche à faire renaître. Il faut donc que tous les bons citoyens se réunissent pour assurer les décrets de la convention nationale & le maintien de la constitution républicaine.

» Fait à Lille, le 10 janvier 1793, l'an deuxième de la république. Signé, LABOURDONNAYE ».

Arbre

Arbre de la Fraternité:

Tandis que la convention nationale prononçoit solennellement la peine de mort contre le tyran ; sur le lieu même où Capet commit son dernier crime , & fit couler des ruisseaux de sang patriote , des fédérés Marseillois & de plusieurs autres départemens réunis à leurs frères de Paris , sous l'œil des magistrats , chantoient l'hymne de la liberté & l'air *ça ira* , dansoient de gaies farandoles , & ne formoient qu'une seule chaîne de plusieurs milliers de citoyens des deux sexes se tenant par la main.

C'est la section des Arcis qui eut la première l'heureuse idée de célébrer cette espèce de fédération impromptu. Le corps municipal s'y rendit avec empressement , précédé de Santerre & de plusieurs détachemens des deux gendarmeries , tous à pied & sans armes. Le procureur de la commune & les officiers municipaux présidoient la fête , montés sur des pierres. La table des droits de l'homme , placée au centre , servoit comme de point de ralliement & d'arche d'alliance. On jura le serment prêté par les fédérés de Marseille à la maison commune , précieusement la veille du 10 août , & on prononça celui d'exterminer tous les tyrans & toutes les tyrannies sous toutes les dénominations. On s'y promit de cœur & de bouche fraternité inviolable , & chacun des assistans donna le baiser d'union à ses voisins ; on se ferra dans les bras l'un de l'autre ; c'étoit un spectacle touchant & d'une belle simplicité. C'est ainsi qu'il convient à un peuple libre de déjouer les complots des malveillans , & de se préparer à vaincre tous les despotes de l'Europe coalisés contre lui.

Il ne manquoit à cette fête qu'un plus grand concours de monde ; à peine étoit-elle connue , parce que les citoyens négligent beaucoup trop les assemblées de leurs sections ; mais il ne faut pas , à cause du petit nombre des assistans , perdre l'esprit & les fruits de cette journée fraternelle. C'est ce qu'a pensé la commune , en arrêtant qu'un grand chêne sera planté sur la place du caroussel , en mémoire de cette fédération. Peut-il y avoir un plus beau monument qu'un chêne majestueux chargé d'attester aux générations futures les vertus civiques de leurs ancêtres ? Le conseil général de la commune doit en faire l'inauguration dimanche 27 ; & cet arbre sacré s'appellera le chêne de la Fraternité.

Réclamation.

Le citoyen Lamothe, colonel du huitième régiment de hussards de la république française, demeurant à l'hôtel Massiac, place ci-devant des Victoires, réclame contre l'article du N°. 183, pag. 112, où il est dit : *On assure qu'on engage à l'hôtel Massiac pour le parti royaliste.* Le citoyen Lamothe proteste de son attachement à la république, qu'il assure être partagé par le corps qu'il commande ; il nous prie en conséquence de démentir l'assertion du N°. 183, & de publier qu'il tient son commandement d'un décret de la convention nationale, qui a reconnu son patriotisme.

Club de femmes à Lyon.

Rien ne seroit plus édifiant, plus utile même qu'un cercle de bonnes mères de famille du même quartier, se réunissant chaque jour à une certaine heure, leurs enfans sur les genoux, & de l'ouvrage à la main. Qu'elles se consultent réciproquement sur les devoirs de leur état, qu'un citoyen, père de famille, vienne chaque soir leur faire part des événemens de la journée, & leur lise la loi nouvelle qui les concerne, décrétée par l'assemblée nationale, il n'y auroit rien à dire à cela, c'est tout naturel.

Mais que penser de ce club de femmes qui vient de s'ouvrir à Lyon ? Assurément nous sommes les premiers à rendre hommage à la pureté des intentions de ces bonnes citoyennes ; mais pourquoi s'être donné une présidente ? pourquoi tenir des séances en règle ? pourquoi un registre des procès-verbaux de ces séances ? Passe encore pour l'hymne à la liberté qu'elles chantent d'ordinaire avant de se séparer ; mais pourquoi inviter les trois corps administratifs, département, district & municipalité, à assister à la tenue de leur assemblée ? Pourquoi la présidente Chareton & la citoyenne Charpine s'adressent-elles aux magistrats, pour inviter l'évêque l'Amourette à leur composer un nouveau catéchisme plus à l'ordre du jour ?

Est-il un décret qui oblige les mères de famille à faire apprendre à leurs enfans un tel catéchisme plutôt qu'un autre ? Ne sont elles pas maîtresses chez elles, sous la sauve-garde du chef de la maison ? Une mère de famille

a-t-elle besoin de livres pour élever ses enfans ? N'a-t-elle pas le livre de la nature & son cœur ? & le père n'est-il pas là pour partager l'éducation des siens ? n'en est-il pas le premier instituteur ? n'est-ce pas à lui à savoir quels sont les livres qui peuvent le suppléer ? De quoi s'avise-t-on à ce club de Lyonnaises de faire apprendre aux jeunes citoyennes des chapitres entiers du contrat social de J. J. Rousseau, lui qui trouvoit déjà les fables de Lafontaine bien au-dessus de la portée des enfans ?

Au nom de la patrie dont elles portent l'amour dans leur cœur, au nom de la nature, de laquelle il ne faut jamais s'écarter, au nom des bonnes mœurs domestiques dont les clubs de femmes sont les fléaux, à cause de la dissipation qu'ils entraînent avec eux, nous conjurons les bonnes citoyennes de Lyon de rester chez elles, de veiller à leur ménage, sans s'inquiéter de la réforme du catéchisme de l'évêque Lamourette, & sans avoir la prétention d'entendre le contrat social à livre ouvert. Nous les conjurons de réfléchir au tort qu'elles causeroient, sans s'en douter, à la république, si chaque ville, chaque bourgade de France alloit les imiter. Il y auroit par tout des clubs, & nulle part bientôt de bons ménages bien tenus. (Avis aux femmes formant un club dans la ville de Dijon.)

R E M A R Q U E S.

21 avril 1770. Mariage de Louis à Vienne, envoi de Vanneau.

21 juin *idem*. Fête pour son mariage.

21 janvier 1782. Fête à la ville pour la naissance du dauphin.

21 août 1789. Déclaration des droits de l'homme.

21 octobre *idem*. Etablissement de la loi martiale.

21 juin 1790. Pelletier de Saint-Fargeau est nommé président de l'assemblée constituante.

21 décembre *idem*. Décret portant qu'il sera élevé une statue à J. J. Rousseau.

21 juin 1791. Fuite à Varennes.

21 septembre 1792. Abolition de la royauté.

21 janvier 1793. Exécution.

CONVENTION NATIONALE.

Fin de la séance de samedi 19 janvier 1793.

Après la proclamation du résultat de l'appel nominal, les propositions suivantes ont été décrétées :

« Le conseil exécutif sera mandé à l'instant, & il lui sera remis expédition du décret qui prononce contre Louis la peine de mort.

» Le conseil exécutif sera chargé de notifier dans le jour ce décret à Louis, de le faire exécuter dans les vingt-quatre heures de la notification, de prendre pour cette exécution toutes les mesures qui lui paroîtront nécessaires, & de veiller à ce que les restes de Louis n'éprouvent aucune atteinte, il rendra compte de ses diligences à la convention nationale.

» Il sera enjoint au maire & officiers municipaux de Paris, de laisser à Louis la liberté de communiquer avec sa famille, & d'appeler auprès de sa personne les ministres du culte qu'il indiquera, pour l'assister dans ses derniers momens ».

Dimanche 20. A l'ouverture de la séance, Lasource a demandé que Kersaint (qui avoit écrit, en envoyant sa démission, qu'il ne pouvoit supporter plus long-temps la honte de siéger parmi les assassins du 2 septembre) fût mandé à la barre pour nommer ces assassins. (Décrété.)

Lasource a demandé, en outre, & il a été décrété, sur sa demande, 1°. que le comité de défense générale fera pressé de nous faire des rapports sur les dispositions relatives à l'ouverture de la campagne prochaine ;

2°. Que le plan de la nouvelle constitution soit présenté d'ici au 16 février prochain ;

3°. Que dès le lendemain la convention prononce sur la famille des Bourbons ;

4°. Que chaque jour la séance commencera à onze heures du matin.

Gensonné a eu la parole, & il a été également décrété, sur sa proposition amendée par Tallien & Duhem, « que le ministre de la justice fera poursuivre les auteurs des assassinats du 2 septembre, ainsi que ceux qui étoient au château des Tuileries le 10 août, avec Louis Capet, ainsi que les administrateurs qui ont quitté leur poste à cette époque, pour venir conspirer à Paris ».

Le ministre de la justice est venu rendre compte de

la notification faite à Louis de son arrêt, & de la demande qu'il formoit du sursis de trois jours à l'exécution. L'assemblée a passé à l'ordre du jour.

Lundi 21. On a passé à l'ordre du jour sur la lettre du citoyen Leduc, qui réclamoit le corps de Louis XVI.

On a lu une autre lettre du citoyen Mongeon, qui a demandé à être admis à la barre pour donner des éclaircissmens sur l'assassinat de Pelletier de Saint-Fargeau. On l'a renvoyé au comité de sûreté générale.

Plusieurs membres ont rendu compte des circonstances de l'assassinat; plusieurs autres ont fait part de lettres anonymes, dans lesquelles ils étoient menacés du poignard, & de menaces verbales qui leur ont été faites dans des lieux publics.

Bréard a demandé que la convention se chargeât immédiatement de la police de Paris, & qu'il fût fait des visites domiciliaires pour connoître les étrangers qui affluent à Paris.

Barrère & Robespierre ont combattu l'attribution de la police de Paris à la convention; ils ont discuté la question des visites domiciliaires, & Barrère a fini par les adopter, pourvu toutefois qu'elles se fissent pendant le jour. Le comité de législation a été chargé de présenter un mode de ces visites.

Sur la motion de Barrère, appuyée de plusieurs voix, il a été décrété que tous les membres de la convention assisteroient aux funérailles de Pelletier, & que ses cendres seroient déposées au Panthéon. Le ministre de la justice est chargé de faire toutes les poursuites nécessaires contre *Paris*, ancien garde du corps, son assassin.

Décète également que le comité de sûreté générale sera renouvelé & réduit à douze membres élus à l'appel nominal.

On a rapporté le décret qui autorisoit Roland à former un bureau pour l'instruction publique. L'examen de la conduite de ce ministre est renvoyé à un comité.

Les finances, la guerre & l'instruction publique seront exclusivement à l'ordre du jour, & le comité de constitution présentera incessamment son travail.

Mardi 22. On a annoncé la mort de Cayla, député du Lot. Une députation de vingt-quatre membres assistera à ses funérailles.

Les administrateurs du Pas-de-Calais ont informé la convention qu'une escadre anglaise de six vaisseaux de

ligne venoit de mettre à la voile, vraisemblablement pour bloquer les vaisseaux français qui sont à l'embouchure de l'Escaut, & ces administrateurs en ont donné avis au général Moreton. (Renvoyé au comité de défense générale.)

A l'occasion d'une lettre du ministre de la marine, la convention a rapporté son décret du 27 octobre dernier, qui déclare que ses membres ne pourront exercer aucune fonction publique que six ans après l'établissement de la constitution, & ordonné que ce décret demeurera sans effet.

Sur la demande du ministre des contributions publiques, il a été décrété qu'il seroit mis à sa disposition une somme de cinq cent mille livres pour subvenir aux besoins des personnes qui avoient des pensions sur la cassette ou la liste civile du ci-devant roi.

Après avoir entendu le rapport fait par Chenier, au nom des comités d'instruction publique & d'inspection, réunis, la convention a décrété que les funérailles de Michel le Pelletier, député du département de l'Yonne, seroient célébrées aux frais de la république, le 23 janvier, l'an second de la république. La convention toute entière assistera au convoi, de même que le conseil exécutif, & tous les corps administratifs & judiciaires. Le conseil exécutif & le département se concerteront avec le comité d'instruction publique pour les détails de la cérémonie. On a ordonné l'impression du rapport de Chenier, & l'envoi aux départemens; il a été décrété, en outre, sur la proposition d'Osselin, que l'on graverait sur la tombe de Pelletier les dernières paroles qu'il a proférées. Les voici :

« Je suis satisfait, puisque je verse mon sang pour la patrie. J'espère qu'il servira à consolider la liberté & à faire connoître ses ennemis ».

Après la réception de la nouvelle de la reprise de Francfort & du massacre de plusieurs volontaires indignement égorgés dans les murs de cette ville, le conseil exécutif avoit cru devoir faire mettre en état d'arrestation deux députés francfortais qui se trouvoient à Paris. Ces députés ayant présenté à la convention un mémoire justificatif de la conduite tenue par leurs concitoyens dans cette malheureuse affaire, le comité diplomatique avoit été chargé d'en prendre connoissance. Guittou - Morveau en a rendu compte aujourd'hui au

nom de ce comité ; & après avoir déclaré que rien ne prouvoit que le droit des gens eût été violé à Francfort, il a proposé de décréter que les deux députés détenus seroient remis en liberté. Ce projet de décret a été adopté.

Mercredi 23. Les nouveaux membres du comité de sûreté générale sont Bazin, Lamarque, Chabot, Legendre, Rovère, Ruamps, Tallien, Ingrand, Debry, Montaut, Duhem, Bernard de Saintes.

On a lu plusieurs lettres. La dernière a été celle de Roland, qui envoie à l'assemblée ses comptes & sa démission. On a décrété l'impression & la distribution de la lettre. Le ministre de la justice est chargé, par *interim*, du porte-feuille de l'intérieur.

Le ministre de la justice est venu rendre compte des procédures commencées à Rouen contre les contre-révolutionnaires qui y ont dernièrement arboré la cocarde blanche, &c. Plus de quarante prévenus & plus de cent témoins vont être entendus. La convention sera instruite du résultat de la procédure.

On a renvoyé au comité de défense générale un très-long rapport de Lacroix, relatif à la situation de nos armées dans la Belgique.

Judi 24. En attendant que la convention allât au convoi de Pelletier Saint-Fargeau, elle a entendu la lecture de quelques lettres ; puis Barrère a fait lecture de l'adresse aux Français, de la rédaction de laquelle il avoit été chargé.

La convention est partie pour le convoi ; elle s'est rassemblée le soir pour la nomination d'un président. Danton a eu cent soixante-dix-huit voix ; Rabaud, cent soixante-dix-neuf. Ce dernier a été proclamé.

Vendredi 25. On a fait lecture d'une lettre des commissaires dans les départemens du Rhin, qui annoncent qu'une armée de quatre mille hommes est en présence de Strasbourg. (Renvoyé au comité de défense générale.)

Les commissaires au Mont Blanc ont écrit que le roi de Sardaigne faisoit de grands préparatifs, & que le général Kellermann venoit de mettre en état de guerre les places situées sur les frontières du Piémont. Ces places sont Saint-Jean-de-Maurienne, Monstier, Montmélian & Chambéry.

Sur des plaintes formées par les commissaires de la Belgique contre le directoire des achats, la convention

nationale a décrété : « que les citoyens Servièrès , Cousin & Bidermann seront mis provisoirement en état d'arrestation chez eux , & qu'ils continueront cependant à exercer leurs fonctions , pour que le service des armées ne soit point interrompu , & ils seront accompagnés , dans leurs opérations , par la garde qui les surveillera chez eux. Les scellés seront apposés sur leurs papiers , mais ils seront aussitôt levés en présence des commissaires qui sont de retour de l'armée de la Belgique ». Ces commissaires sont Lacroix & Camus ; Lamarque leur a été adjoint.

La fille de Michel le Pelletier a été présentée par son oncle à la convention , qui l'a adoptée au nom du peuple français.

Sur la motion de David , il a ensuite été décrété qu'il seroit élevé un piédestal en marbre , sur lequel sera représentée l'effigie de Michel le Pelletier sur son lit de mort , tel qu'il a été exposé aux yeux des citoyens. Le mode d'exécution a été renvoyé au comité d'instruction publique.

Syeyes a fait , au nom du comité de défense générale , un rapport sur l'organisation du ministère de la guerre. L'assemblée en a décrété l'impression & l'ajournement.

É M I G R É S.

Bureau des créanciers des émigrés , rue de la Verrerie ,
N°. 95 , en face de la rue des Coquilles.

Administrateurs les citoyens intéressés. Directeur-général le citoyen Fondard.

Dans ce bureau établi pour l'utilité des créanciers des émigrés , & pour leur éviter des démarches toujours fatigantes , & qui entraînent pour eux une grande perte de temps , on se charge de poursuivre le paiement de toutes les créances que les citoyens auroient à répéter & sur les émigrés de Paris , & sur ceux des autres départemens , de faire toutes poursuites nécessaires auprès des administrations publiques , pour l'obtenir , convoquer au besoin toutes assemblées des créanciers , à l'effet de poursuivre ensemble ou en leur nom , la vente des biens qui sont le gage de leurs créances , & de leur indiquer , d'après des relations exactes & fidèles , la masse des biens qui appartiennent aux émigrés.

Le bureau est ouvert tous les jours , excepté les fêtes & dimanches , depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures après midi , & depuis cinq heures du soir jusqu'à neuf.

Cet utile établissement nous a paru , sous divers rapports , mériter la confiance du public.

Ce 12 janvier 1793 , l'an second de la république ,
PRUDHOMME , électeur de 1792.